



HAL
open science

Répondre aux interrogations totales. 'Oui', 'non' et les autres stratégies du grec ancien

Camille Denizot

► **To cite this version:**

Camille Denizot. Répondre aux interrogations totales. 'Oui', 'non' et les autres stratégies du grec ancien. Bulletin de la Société de Linguistique de Paris, 2021, 116 (1), pp.77-124. 10.2143/BSL.116.1.3290233 . halshs-03824069

HAL Id: halshs-03824069

<https://shs.hal.science/halshs-03824069>

Submitted on 17 Oct 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - ShareAlike 4.0 International License

Camille Denizot

RÉPONDRE AUX INTERROGATIONS TOTALES :
‘OUI’, ‘NON’ ET LES AUTRES STRATÉGIES DU GREC ANCIEN¹

RÉSUMÉ. — Cet article propose un examen des différentes manières de répondre aux interrogations totales en grec ancien. En s'appuyant sur le corpus de Platon, on examine en particulier le sens de *vai* [nai] « oui », le fonctionnement spécifique de la négation propositionnelle dans les réponses négatives, et le système des réponses dans l'interrogation négative. Une prise en compte de la diachronie permet de montrer que le sens de *vai* [nai] a évolué, passant d'une particule emphatique sensible à la polarité positive à une marque d'accord interpersonnel. Il est également nécessaire de prendre en compte les expressions du type « oui, par Zeus » / « non, par Zeus » (νή [né:] / μά [má]), qui sont des marqueurs dialogiques sensibles à la polarité et qui doivent être intégrés aux outils de réponse aux interrogations totales. Leur apparition progressive au cours de l'époque classique introduit de l'instabilité dans le système, ce dont témoigne la complexité de la collocation *vai* μά [nai má].

Il existe en grec ancien des expressions régulièrement traduites par « oui, par Zeus », « non, par Zeus », qui ne sont pourtant jamais traitées comme des réponses. L'objectif de cet article est de montrer pourquoi ces tournures devraient être considérées comme des manières de répondre à une interrogation totale, et d'en décrire le fonctionnement. Pour ce faire, il a fallu prendre en compte plus largement le système des réponses aux interrogations totales. Ce champ d'études (« Comment répondre à une interrogation totale ? ») est en réalité mal exploré dans le cas du grec ancien. Si l'on se fonde sur les travaux existants, il est implicitement admis que les manières de répondre à des interrogations totales relèvent du lexique : les dictionnaires commentent certaines de ces stratégies, mais non les grammaires. La dernière grammaire en date (van Emde Boas *et al.*, 2018 : 480-481) fait exception et propose une section avec une liste de réponses. Il s'agit cependant seulement d'une liste de termes grecs pourvus de leur traduction anglaise. La nouveauté est de faire apparaître le sujet dans une grammaire, mais le contenu n'apporte pas à réellement parler une « grammaire des réponses » en grec ancien.

Replacer les « autres stratégies » (« oui / non, par Zeus ») dans un tableau plus général suppose donc de jeter les bases d'une telle grammaire des réponses,

¹ Une première version de ce travail a été présentée en juin 2019 en séance. Cette version écrite a bénéficié particulièrement des remarques de Richard Faure, Sophie Minon et Daniel Petit, ainsi que de celles des deux relecteurs anonymes du *BSL*.

même si cela signifie que sur certains points, notre étude devra se contenter d’esquisser des programmes de recherche ultérieurs. Dans cet article, nous tenterons de dresser une cartographie du champ en plusieurs étapes :

a) Il faudra préciser le rôle de *vaí* [nai]², qui est traditionnellement traduit par « oui ». Rijksbaron (2012 : 155) émet des doutes sur lesquels il faudra revenir, en y voyant simplement un adverbe affirmatif emphatique³. Au-delà de cette traduction habituelle, quel est le rôle de *vaí* [nai] ?

b) Il faudra déterminer si l’équivalent de « non » existe en grec ancien. La négation propositionnelle employée dans les réponses ne serait pas un mot-phrase négatif comme « non », selon Rijksbaron (2012).

c) Nous pourrions alors introduire ce qui n’est jamais envisagé, à savoir les expressions du type « oui / non par Zeus ». Il s’agira de comprendre si ces tournures relèvent simplement du lexique ou si elles s’intègrent dans un système de réponse.

Pour établir ces différents points, nous mettons en œuvre deux principes. La recherche s’appuie d’abord sur une étude de corpus. Nous avons retenu le corpus de Platon, car il s’agit surtout de textes dialogiques, qui présentent en outre l’intérêt d’être en prose (contrairement au corpus théâtral) ; comme on le verra, il s’agit aussi d’un corpus particulièrement pertinent pour étudier les manières de dire « oui » et « non ». Notre point d’ancrage est donc la prose attique classique, vue à travers un texte littéraire ; il faudra donc évaluer si les conclusions obtenues sont généralisables au grec classique, voire au grec ancien. Grâce à cette étude sur corpus, nous nous donnons, chaque fois que c’est possible, une contrainte d’exhaustivité pour rendre compte des emplois dans leur diversité et dans leur éventuelle complexité, sans sélectionner uniquement ce qui illustrerait notre propos. Le second principe que nous suivons est de prendre en compte l’ensemble des stratégies repérables, sans nous limiter à quelques lexèmes (ou grammèmes) identifiés par nos prédécesseurs. Il s’agit de situer les stratégies dans un système.

1. Répondre à des interrogations totales chez Platon

Si l’on en croit Aristote, pour répondre aux interrogations totales, la situation est simple puisque le grec dispose de la particule *vaí* [nai] pour « oui » et emploie la négation propositionnelle assertive *oũ* [u:] pour « non » :

- (1) Ἐὰν δὲ καὶ σαφὲς ἦ καὶ ἀπλοῦν τὸ ἐρωτώμενον, ἢ “vaí” ἢ “oũ” ἀποκριτέον. (Arist., *Top.* 160a34)
« Si ce qui est demandé est clair et simple, il faut répondre soit “oui” [nai] soit “non” [u:]. »⁴

Remarquons que la particule *vaí* [nai] peut être mise en parallèle avec la négation propositionnelle non assertive *μή* [mɛ:] :

- (2) Εὐρῦναι, στενυγρῶσαι, τὰ μὲν, vaí, τὰ δὲ μή. (Hp. *Epid.* 6.2.1.1)
« Dilater, resserrer, dans un cas “oui” [nai], dans l’autre “non” [mɛ:]. »

² Nous donnons une translittération phonétique simplifiée. En grec ancien, l’accent aigu note une intonation montante sur la syllabe concernée, l’accent grave une neutralisation de l’intonation montante (et donc non transcrite dans la translittération), et l’accent circonflexe une intonation montante-descendante.

³ Rijksbaron (2012 : 155) : « As for affirmative answers, *vaí*, too, may not be simply an answering particle like ‘yes’ ».

⁴ Les références des textes grecs suivent les abréviations du LSJ. Les traductions sont nôtres, sauf mention contraire. Quant aux gloses, la liste des abréviations se trouve en fin d’article.

Un exemple comme (2) semble montrer que la particule *vaí* [*naí*] n'a pas pour seule fonction de confirmer la valeur de vérité du contenu propositionnel (ce que semblait indiquer l'exemple (1)), mais qu'elle peut s'employer comme la contrepartie positive d'une négation exprimant le refus, c'est-à-dire que *vaí* [*naí*] peut être une marque d'approbation. Nous présentons dans cette section les manières de dire « oui » et « non » chez Platon, avant d'envisager la question délicate de « si », la réponse positive à une interro-négation.

1.1. Du côté de « oui »

1.1.1. Répondre positivement à une interrogation totale

Si l'on suit Sadock et Zwicky (1985 : 189-191), dont l'article constitue la base de toutes les cartographies de réponses, les langues connaissent schématiquement trois types de stratégies :

– des systèmes « oui » / « non », où le locuteur se prononce sur la conformité du contenu propositionnel à la vérité. C'est le système typique du français (et de l'anglais) ;

– des systèmes accord / désaccord où le critère important est la congruence (ou non) de la polarité de la question avec la polarité de la réponse. Malgré le terme d'accord et de désaccord, il n'est pas question ici de relation interpersonnelle⁵. C'est le système typique du japonais.

– des systèmes en échos, où le locuteur reprend des portions de la question dans sa réponse. C'est le système typique du gallois.

On peut reformuler cette typologie sommaire à la suite de Enfield, Stivers *et alii* (2019) sur deux points. Tout d'abord, il est préférable de parler de stratégies et plutôt que de types de langues. Toutes les langues recourent à plusieurs stratégies (même si certaines d'entre elles peuvent être minoritaires dans une langue donnée). Ensuite, les deux premières diffèrent sur leur rapport à la polarité, mais il s'agit du même type de stratégie linguistique : le locuteur recourt à un grammème particulier (particule, interjection), dont la fonction spécifique est de fournir une réponse positive ou négative. On distinguera donc deux grandes familles de réponses en grec ancien : celles qui reposent sur la reprise d'une partie du contenu propositionnel (en principe, le focus), et celles qui emploient des lexèmes ou des grammèmes spécifiques⁶.

Pour le grec ancien, on peut partir de l'analyse de Biraud (2010 : 187-214), qui fournit l'étude la plus détaillée et la plus fine sur ces stratégies. Celle qui consiste à reprendre en écho un élément de la question posée est bien attestée en grec ancien :

- (3) Οὐκοῦν καὶ ἀρετή; :: Καὶ ἀρετή (Pl. R. 353b10)
u:kú:n kai areté: ? kai areté:
 Q aussi vertu[NOM.SG] aussi vertu[NOM.SG]
 « Est-ce aussi la vertu ? :: Aussi la vertu. »
- (4) Λέγεις οὖν ἀγαθὰ ἅπαντα εἶναι; :: Λέγω (Pl. Prt. 333d12)

⁵ Voir aussi Mosegaard Hansen (2020) sur ce point.

⁶ Enfield, Stivers *et al.* (2019) remarquent que ces deux stratégies fonctionnent différemment : les grammèmes spécifiques signalent que l'énoncé est bien une réponse, mais le contenu propositionnel validé ou infirmé doit être récupéré dans le contexte ; les systèmes en écho désignent bien le contenu propositionnel pertinent mais ne se désignent pas eux-mêmes comme une réponse. Voir Hakulinen (2001) pour quelques fonctions de ces énoncés échoïques de réponse.

lég-e:s *û:n* *agal^h-a* *átta* *ê:nai ? ::* *lég-ɔ:*
 dire-PRS.2SG donc bon-NT.PL INDF.NT.PL être.INF dire-PRS.1SG
 « Donc tu dis que certaines choses sont bonnes ? :: Je <le> dis. »

Les termes spécialisés comme réponse sont également bien attestés. Outre les marques d'accord du type ἀληθῆ λέγεις [*alē:thē: lége:s*] (« tu dis vrai »), φημί [*p^he:mi*] (« je l'affirme »), on rencontre les catégories suivantes :

« Les formules de réponse affirmative sont en fait d'une très grande variété : assertion de conformité (« c'est cela » ἔστι ταῦτα [*ésti taûta*])⁷, assertion du caractère absolu de la vérité du contenu propositionnel par un « tout à fait » (πάνυ γε [*pány=ge*], μάλιστα (γε) [*málista=(ge)*], πάνυ μὲν οὖν [*pány men û:n*], σφόδρα γε [*sp^hódra=ge*]), de son caractère nécessaire (ἀνάγκη [*anáñke:*]), évident (δῆλον [*dē:lon*]), patent (φαίνεται [*p^háinetai*]), probable (κινδυνεύει [*kindyneúei*]) ou vraisemblable (ἔοικεν γε [*éoi ken=ge*], εἰκός γε [*e:kós=ge*], εἰκότως γε [*e:kótō:s=ge*]), de l'engagement personnel du locuteur (ἔγωγε [*égō:ge*], ἔμοιγε [*émoi=ge*]), réplique interrogative de surprise d'être questionné sur une évidence (« comment en effet n'<en serait-il pas ainsi> ? » πῶς γὰρ οὐ ; [*pō:s gar ú:*]...)... » (Biraud, 2010 : 190, n. 2)

La liste n'est pas exhaustive et Lambert (2020) ajoute ainsi des expressions comme πάντως δήπου [*pántō:s dé:pu:*] (« totalement je suppose »), παντάπασί γε [*pantápasí=ge*] (« en tout point certes »)⁸.

Tous ces emplois ne sont pas équivalents. Comme le remarque Biraud (2010), il faut traiter à part les adverbes de manière, tous traduisibles par « bien », qui se distinguent par leurs propriétés combinatoires⁹ et par leur signification : εὖ γε [*eû=ge*], καλῶς [*kalō:s*], ὀρθῶς [*ort^hō:s*] marquent l'approbation du locuteur mais non un accord sur la véridicité d'une proposition : le locuteur indique que ce qui vient d'être énoncé est bien dit. Comme le souligne Biraud (2010 : 195) :

« La conformité d'une assertion à la vérité est nulle ou totale, mais ne comporte pas de graduation, alors que l'approbation peut être intensifiée à la fois au plan notionnel (grâce aux adverbes de degré) et dans son énonciation (grâce à la particule γε [*ge*]) »

Les réponses avec εὖ (γε) [*eû=ge*], καλῶς (γε) [*kalō:s=ge*] ou ὀρθῶς (γε) [*orthō:s=ge*] expriment donc un jugement de valeur qui vaut approbation, les adverbes de manière conservant leur sens évaluatif.

Le statut de εἶέν [*ê:hen*] est plus complexe : le mot présente une aspiration intérieure extrêmement rare¹⁰ et sa valeur interjective est peu claire¹¹. Dans certains cas, on peut s'interroger sur sa fonction, comme dans l'exemple (5), cité par Biraud (2010 : 196) :

⁷ On peut ajouter, avec le même sens, τοῦτό γε [*toûto=ge*] (Pl. R. 398d3), ἔχει οὕτως [*ékhe: hú:to:s*] (Pl. Hp.mi. 366b6).

⁸ La même diversité se retrouve en latin, voir Thesleff (1960), Joffre (à par.).

⁹ Biraud (2010 : 189) : « Εὖ [*eû*], καλῶς [*kalō:s*] et ὀρθῶς [*ort^hō:s*] s'adjoignent la particule γε [*ge*], et se trouvent modifiés en degré par des adverbes d'intensité, alors que εἶέν [*ê:hen*] et vaί [*naí*] ne le sont pas. »

¹⁰ Cette particularité a intrigué les grammairiens grecs de l'Antiquité qui l'ont remarquée et ont tenté de l'expliquer, voir Biraud (2010 : 156, n. 9).

¹¹ Si peu claire que l'interjection est parfois confondue dans les éditions avec l'optatif P6 de la copule εἶεν [*ê:en*], sans aspiration intérieure. Voir Biraud (2010 : 188, n.1) pour un relevé de la particule, distinguée de ces optatifs. Nous suivons ses conclusions pour les occurrences où il s'agit bien de l'interjection et non de l'optatif, quel que soit le choix de l'éditeur sur ce point.

- (5) [...] εἰ βούλει ἐρωτᾶν, ἐρώτα· ἐγὼ δὲ σοι, ὥσπερ ταῖς γραυσὶν ταῖς τοὺς μύθους λεγούσαις, ‘εἶέν’ ἐρῶ καὶ κατανεύσομαι καὶ ἀνανεύσομαι. (Pl. R. 350e1-3)
 « Si tu veux interroger, interroge ; quant à moi, comme quand on répond aux vieilles femmes qui racontent des histoires, je dirai εἶέν [ɛːhen] et je secouerai la tête d’avant en arrière » (Trad. Biraud)

Dans un exemple comme (5), εἶέν [ɛːhen] semble n’être qu’un son à valeur phatique, avec une sonorité nasale finale (une sorte de « hmm »). Le terme a cependant la faculté de fonctionner comme énoncé et dans ce cas, l’acceptation n’est pas nécessairement une approbation : il peut s’agir d’une concession, voire d’une simple politesse par laquelle le locuteur n’engage pas son approbation. L’exemple (6) illustre cette possibilité :

- (6) Ἐρωτήσεως γὰρ ἔτι ἡ ἀπόκρισις ἡμῖν δεῖται, περὶ οὗτου ὁ σοφιστὴς δεινὸν ποιεῖ λέγειν· ὥσπερ ὁ κιθαριστὴς δεινὸν δήπου ποιεῖ λέγειν περὶ οὗπερ καὶ ἐπιστήμονα, περὶ κιθαρίσεως· ἢ γάρ;
 Ναί.
 Εἶέν· ὁ δὲ δὴ σοφιστὴς περὶ τίνοος δεινὸν ποιεῖ λέγειν; (Pl. Prt. 312e2)
 « Cette réponse, j’imagine, appelle en effet une nouvelle question, sur l’objet à propos duquel le sophiste rend habile à parler. Le cithariste, par exemple, rend habile à parler de ce qu’il apprend à connaître : n’est-il pas vrai ? (ἢ γάρ; [ɛː gár] ?) – Oui. (ναί [naí]). – Bon (εἶέν [ɛːhen]), quelle est cette chose qu’il connaît lui-même et qu’il fait connaître à son disciple ? » (Trad. A. Croiset *adaptée*)

Dans de tels exemples, l’interjection ne marque pas l’approbation, mais permet d’indiquer une étape dans la progression du raisonnement, reposant sur un accord des interlocuteurs sur une proposition.

Pour poursuivre cette réflexion, on pourrait vérifier si cette variété de réponses en grec ancien se laisse réduire à la typologie définie par Stivers (2019) à partir d’un corpus oral anglais. Celle-ci propose de distinguer, parmi les réponses valant approbation, trois types :

- a) les répétitions d’éléments de la question¹² ;
- b) les transformations (modifications a posteriori de l’affirmation sous-jacente) ;
- c) et les « interjections », que celles-ci se contentent de confirmer (interjections non marquées) ou qu’elles nuancent cette confirmation.

En ce qui concerne les interjections marquées, qui n’expriment pas une simple confirmation, Stivers distingue entre celles qui sont « ascendantes » (*upgraded*), comme *bien sûr*, *tout à fait*, qui peuvent éventuellement remettre en cause le fait même de poser la question ; celles qui sont « descendantes » (*downgraded*), comme *sans doute*, *peut-être*, qui marquent la réponse comme difficile mais constituent tout de même une réponse ; et celles qui sont des marques d’accord (*acquiescent*), comme *bien*, *d’accord*, lesquelles permettent d’accepter une proposition sans nécessairement la reprendre à son compte.

Maintenant que le sens de ces principaux termes a été établi par Biraud (2010) pour le grec ancien, il resterait à examiner, dans des textes variés, les différents types de stratégies et leurs différences, en prenant en compte différents paramètres :

¹² Heritage et Raymond (2012) y voient une revendication thématique de la part du locuteur, le locuteur qui répète une partie de la question pour l’accepter affirmant par là ses droits sur l’échange. D’autres pistes sont évoquées par Steensig et Heinemann (2013) sur un corpus danois.

a) les types de questions (questions orientées ou non, demandes de confirmation ou non). Stivers (2019) note ainsi que dans son corpus 81% des réponses de confirmation sont des interjections, c'est-à-dire dans sa terminologie, des éléments pouvant fonctionner comme des réponses (incluant *hmm* et hochement de tête) et que 94% des interjections de confirmation sont non marquées, c'est-à-dire qu'elles se contentent de confirmer.

b) une prise en compte des données sociolinguistiques et une observation fine de la négociation de la relation interpersonnelle (une réponse du bout des lèvres de la part de Gorgias n'a sans doute pas la même forme qu'une réponse de l'esclave dans le *Ménon*)¹³.

À titre exploratoire, on peut vérifier si la réponse $\pi\acute{\omega}\varsigma \gamma\acute{\alpha}\rho \omicron\upsilon\grave{\iota}$; [*pô:s gar u:*] (litt. « pourquoi (ne) pas ? ») est davantage employée par certains locuteurs plutôt que par d'autres. Dans le corpus de Platon, on rencontre cette réponse dans la bouche de Théétète (6 fois dans le dialogue qui porte son nom, face à Socrate, et 25 fois dans le *Sophiste*), de Socrate le Jeune (10 occ. dans le *Politique*), de Protarque (19 dans le *Philèbe*), d'Alcibiade (13 occ.), de Calliclès (7 occ.) et de Clinias de Cnossos (39 occ. dans les *Lois*). Tous ces personnages sont en position de savoir et de supériorité supposée voire revendiquée. Clinias de Cnossos, par exemple, est un nomothète, donc un expert du domaine ; on notera aussi que Théétète emploie davantage l'expression dans le dialogue où il mène la discussion que dans celui où il la subit. De même, on note que l'esclave du Ménon ne l'emploie jamais. Pour aller plus loin, il faudrait prendre en considération l'échelon micro-textuel. Ces quelques remarques programmatiques montrent cependant l'intérêt de dresser une « grammaire de l'acquiescement » dans ces corpus, un travail que nous renvoyons à une étude ultérieure.

C'est dans ce contexte que se situe l'emploi de $\nu\acute{\alpha}\iota$ [*naí*], qui deviendra « oui », et qui, surtout, est ce qui se rapproche le plus d'un mot-phrase d'acquiescement.

1.1.2. Les fonctions de $\nu\acute{\alpha}\iota$ [*naí*]

Selon Denys le Thrace (1.1.78), $\nu\acute{\alpha}\iota$ [*naí*] exprime l'assentiment ($\sigma\upsilon\upsilon\kappa\alpha\tau\acute{\alpha}\theta\epsilon\sigma\iota\varsigma$ [*synkatát^hesis*]). Le dictionnaire de référence, le LSJ indique *sub uerbo* : « Adv., used to express strong affirmation (...) freq. in oaths (...) in answers, yes »¹⁴. En ce qui concerne l'apparition fréquente dans les serments, ces emplois sont en réalité différents (voir 1.1.3). Il reste à comprendre comment fonctionne ce « oui » en grec ancien. L'étude de Biraud lui permet de conclure sur ce point :

« $\Nu\acute{\alpha}\iota$ [*naí*] équivaut donc dans chacun de ces cas à une reprise assertive affirmative du contenu informationnel (dépourvu de modalités d'énonciation) de l'énoncé de l'interlocuteur (ou d'un énonciateur fictif dissocié du locuteur). » (Biraud, 2010 : 192)

Cette caractérisation couvre les faits de la tragédie à Ménandre en passant par Platon, donc avec un siècle d'extension ; la dimension diachronique doit cependant être prise en compte. Pour l'approcher, nous nous cantonnons

¹³ Des réflexions préliminaires sur la négociation interpersonnelle se trouvent dans Lambert (2020).

¹⁴ Les données comparatives semblent aller en ce sens, voir Dunkel (2014 : 61) « **naHi* 'und so' asseverativ, emotional-exklamatorisch. gr. $\nu\acute{\alpha}\iota$ 'fürwahr, wirklich', Asseverativ- und Schwurpartikel. »

volontairement au texte de Platon, dans un premier temps, pour pouvoir comparer en amont et en aval de ce texte.

Chez Platon se trouvent 674 occurrences de ναί [naí], qui constituent très majoritairement (609 occ.) un énoncé seul ; dans les 65 autres cas, cette réponse s'accompagne de précisions, de renforcement ou de concession¹⁵. Un examen de toutes ces occurrences permet de dégager quatre fonctions de ναί [naí] chez Platon, que nous présentons par ordre de fréquence décroissante :

a) ναί [naí] permet de répondre à une question (272 occ. sur 674).

La question à laquelle il répond est le plus souvent (188 occ.) sans marque d'interrogation, autre qu'intonative :

- (7) Ἡ δέ γε σωφροσύνη καλόν τι ἦν; :: Ναί. (Pl. *Chrm.* 159d9)
 ε: dé ge sɔ:frosúne: kalón ti ê:n ?
 ART.NOM PART PARTtempérance.NOM beau.NOM.NT INDF.NT COP.IMPF.3SG
 « La tempérance est-elle quelque chose de beau ? :: Oui (naí). »

La question peut prendre la forme d'une assertion suivie des tournures ἦ γάρ; [ê: gár] (litt. « effectivement, en effet ? », 73 occ.), ἢ ἄλλο τι; [ê: állo ti] (« ou bien quelque chose d'autre ? », 6 occ.) ou ἢ πῶς; [ê: pɔ:s] (« ou bien comment ? », une occurrence, *Lg.* 899b1). Il existe enfin quatre occurrences où l'interrogation est introduite par μῶν [mɔ:n]¹⁶. Cette dernière particule est d'interprétation délicate. Selon van Emde Boas *et alii* (2018 : 477), commencer une interrogation avec μῶν [mɔ:n] revient à signaler ses réticences à accepter une réponse positive, et pour ce faire à indiquer de la surprise. En cela, cette particule joue le même rôle que la négation non assertive μή [mɛ:] qui s'emploie dans les mêmes conditions. L'enjeu est donc de savoir si les questions introduites par cette particule sont des interro-négations. Même s'il est vrai que les réponses aux interrogations introduites par μῶν [mɔ:n] sont souvent négatives, et à celles introduites par μῶν οὐ [mɔ:n u:] (avec l'ajout de la négation propositionnelle assertive) souvent positives, la situation dans les textes n'est pas très claire. Dans l'exemple (8), il est question d'un ami :

- (8) Μῶν φράζεις Ἐπιμενίδην; :: Ναί, τοῦτον. (Pl. *Lg.* 677d9)
 mɔ:n p^hrázde:s Epiménide:n ? :: Naí, tú:ton
 Q vouloir_dire-PRS.2SG Epiménidès-ACC naí DEM.ACC
 « Est-ce que tu veux dire Epiménidès ? Oui, lui »
 ou « Tu ne veux pas dire Epiménidès ? Si, lui. »

L'interprétation de ναί [naí] (« oui » ou « si ») dépend de l'orientation de l'interrogation introduite par μῶν [mɔ:n], une difficulté qui se pose également dans la catégorie suivante.

b) ναί [naí] permet de répondre à une interro-négation, avec le sens de « si » (215 occ. sur 674).

La moitié de ces occurrences permet de répondre à une interrogation introduite par οὐκοῦν [u:kú:n] (114 occ.). En principe, les interrogations introduites par οὐκοῦν [u:kú:n] sont des interro-négations, et on peut rendre compte de façon compositionnelle du sens de la particule interrogative : οὐκ [u:k] est la négation

¹⁵ Avec précision, souvent avec γάρ [gár] « en effet » (*Sph.* 219c8, *Plt.* 291b6, *Lg.* 648e6) ; avec renforcement (« c'est vrai » *Euthphr* 8e2, *Tht.* 193a5, « c'est cela » *Phlb.* 37b4, *Chrm.* 166e8 etc.) ; avec concession (*Sph.* 226e3, *Prt.* 347b3 etc.).

¹⁶ *Pl. Tht.* 142b5, *Phlb.* 18d7, *Lg.* 677e1, 895c9.

propositionnelle assertive et οὖν [û:n] est une particule post-positive souvent traduite par « donc » qui permet d'indiquer qu'un énoncé découle du co(n)texte. Le problème est qu'il existe également une particule οὐκοῦν [ú:ku:n], formée de la même manière mais accentuée sur la négation. Les interrogations introduites par cette particule demandent à l'interlocuteur de confirmer un énoncé négatif¹⁷. En l'absence de critères fiables, autres que contextuels, il est en réalité très difficile de trancher entre les deux particules, si l'on ne se contente pas de se fier aux choix des éditeurs¹⁸. Que les interrogations introduites par οὐκοῦν [u:kû:n] soient des interro-négations ou des interrogations positives, il est de toute façon possible de répondre positivement avec ναί [naí] :

- (9) Οὐκοῦν καὶ ἀγαθοὶ ἄνδρες οἱ σώφρονες; :: Ναί. (Pl. *Chrm.* 160e10)
u:kû:n kai agathoi andres hoi só:phron-es :: naí
 Q aussi bon-NOM.PL homme-NOM.PL ART.NOM.PL sage-NOM.PL *naí*
 « Est-ce que les hommes sages sont donc aussi bons ? :: Oui »
 « Les hommes sages ne sont-ils donc pas aussi bons ? :: Si »

Des interro-négations indubitables se rencontrent également, avec le simple emploi de la négation propositionnelle (62 occ.) :

- (10) Τί δέ; ἢ δ' ὅς, οὐκ ἐπίστασαι σὺ γράμματα; :: Ναί, ἔφη. (Pl. *Euthd.* 277a2)
tí dé? ê: d' hós, u:k epístasai su grámmata? naí, ép^hε:
 Q PART dit-il NEG savoir-PRS.2SG 2SG lettre-ACC.PL *naí* dire.AO.3SG
 « Quoi donc, dit-il ? Tu ne sais pas les lettres, toi ? :: Si, dit-il. »

La réponse par ναί [naí] peut également se faire après une assertion suivie d'une expression, signifiant « n'est-ce pas »¹⁹. Les réponses aux interro-négations peuvent se doubler d'une reprise-écho :

- (11) Μῶν οὐ τῆς διαλεκτικῆς φήσομεν ἐπιστήμης εἶναι; :: Ναί, φήσομεν. (Pl. *Sph.* 253d4)
mô:n u: tê:s dialektikê:s phésomen episté:mê:s ê:nai?
 Q NEG ART.G.SG dialectique.G.SG dire.FUT.1PL science.G.SG être.INF
naí, phésomen
naí dire.FUT.1PL
 « Est-ce que nous ne dirons pas que cela relève de la science dialectique ? :: Si, nous le dirons. »

Chez Platon, les cas où la réponse avec ναί [naí] se double d'une reprise en écho de la question se produisent en réponse à une interrogation partielle (Pl. *Phlb.* 27e7, *Lg.* 645e4) ou comme ici en réponse positive à une interro-négation (*Sph.* 253d4, *Hp.ma.* 284e7, 287d1). Cette particularité laisse penser que la reprise est une manière de rendre la réponse plus explicite dans des situations potentiellement ambiguës.

c) ναί [naí] permet de confirmer une affirmation (183 occ. sur 674)

¹⁷ Voir sur ces questions Denniston (1954 : 430-441) et pour quelques réflexions récentes Hackstein (2016 : 161-163).

¹⁸ Même conclusion dans van Emde Boas *et alii* (2018 : 681) : « Editors vary greatly in printing οὐκοῦν [u:kû:n] or οὐκοῦν [ú:ku:n], and in punctuating sentences with οὐκοῦν [u:kû:n] as questions or statements. As accents are later additions, there is no sure way which version is authentic in each case ».

¹⁹ Avec les expressions ἢ οὐ; [ε: u:] (litt. « ou bien pas ? », 20 occ.), ἢ οὐχί; [ε: u:k^hí] (2 occ., de même sens), οὐχί; [u:k^hí] (litt. « non ? », 5 occ.), οὐχ οὕτως; [u:k^h hú:tɔ:s] (litt. « pas ainsi ? », 11 occ.), ἢ γὰρ οὐ; [ε: gar u:] (litt. « est-ce que non, en effet ? », 1 occ.).

Dans la mesure où nous n'avons pas accès aux marques intonatives et où la ponctuation relève des choix d'éditeurs, il peut être parfois difficile de faire la différence avec la réponse à une interrogation (sauf lorsque l'interrogation comporte un marqueur explicite)²⁰.

- (12) Ἔστι δὲ ταῦτα δῆλον ὅτι ἂ οἶσθα. :: Ναί. (Pl. *Alc. I.* 114c13)
ésti de taûta dê:lon hóti ha oíst^ha :: naí
 COP PART DEM.NT.PL évidemment REL.NT.PL savoir.2SG *naí*
 « Et cela est évidemment ce que tu sais (?/.) :: Oui »

Il est d'autant plus difficile de trancher entre assertion et interrogation que les réponses affirmatives à une interrogation et les confirmations d'assertions sont partiellement identiques (voir Farkas et Bruce, 2010).

d) ναί [*naí*] permet d'admettre une proposition négative (4 occ.)²¹

Cet emploi est rare mais attesté. Dans deux des cas (*R.* 335d5 et 342c3), il est cependant possible de contester le caractère négatif de la proposition admise :

- (13) Οὐ γὰρ θερμότητος, οἶμαι, ἔργον ψύχειν ἀλλὰ τοῦ ἐναντίου. :: Ναί. (Pl. *R.* 335d5)
u: gar ^hermóte:tos, oîmai, érgon psýk^he:n
 NEG PART chaleur.G.SG penser.PRS.1SG œuvre refroidir-INF
alla tû: enantíu: :: naí
 mais ART.G contraire.G *naí*
 « Car ce n'est pas le travail de la chaleur, je pense, de refroidir, mais celui du contraire. :: Oui »

Il est possible que ναί [*naí*] permette d'acquiescer à la partie positive rétablie après ἀλλά [*allá*], et non à l'ensemble de la proposition négative. Cette explication ne vaut cependant pas dans les deux autres exemples (*Prm.* 144b4 et *R.* 606a1) :

- (14) Οὐ μὰ τὸν Δί', ἔφη, οὐκ εὐλόγῳ ἔοικεν. ::
 Ναί, ἦν δ' ἐγώ, εἰ ἐκείνη γ' αὐτὸ σκοποίης. (Pl. *R.* 606a1)
u: ma ton Dí' ép^he: u:k eulógw:i éoiken
 NEG *má* ART.ACC Zeus.ACC dit-il NEG raisonnable il.semble
naí ê:n d' egw: ei eké:ne:i g' autó skopoíe:s
naí dis-je si par.là PART ANAPH.NT étudier.OPT.2SG
 « Non, par Zeus, dit-il, cela ne semble pas raisonnable :: Oui (*naí*), dis-je, si tu examinerais en tout cas la chose dans cette direction. »

Dans un exemple comme (14), ναί [*naí*] permet d'admettre une proposition négative (« effectivement, ce n'est pas le cas »). De tels exemples posent de sérieux problèmes du point de vue de la polarité. Comment est-il possible que le même terme signifie à la fois « effectivement non », quand il fait suite à une assertion négative comme ici, et « si » quand il permet de répondre à une interrogation négative comme en b) ? Une explication simple serait de dire que ναί [*naí*] marque un accord du locuteur avec l'interlocuteur. De fait, dans notre corpus, dans aucun exemple, sur 674 occurrences, ναί [*naí*] ne permet de réfuter une proposition négative.

Les différents emplois de ναί [*naí*] sont donc cohérents au sein du corpus de Platon, ναί [*naí*] marquant l'accord du locuteur, sans être sensible à la polarité de la question précédente. Signalons dès à présent que ce fonctionnement n'est pas

²⁰ D'autant que la fonction des questions posées par Socrate peut être à mi-chemin entre l'assertion et l'interrogation, voir Shalev (2017).

²¹ Pl. *Prm.* 144d4, *R.* 335d5, 342c3, 606a1.

nécessairement généralisable au grec classique : on trouve de fait des emplois de *vaí* [naí] pour réfuter une proposition négative dans d'autres textes, notamment dans le théâtre²². Il faudra revenir sur les raisons de cette différence entre les différents auteurs.

1.1.3. Des variantes de *vaí* [naí] ?

Différents termes ou collocations sont cités en lien avec *vaí* [naí]. C'est le cas de *vaíχti* [naík^hi] qu'il peut être tentant de convoquer ici, dans la mesure où il s'agit d'une forme renforcée de *vaí* [naí], avec un élément déictique²³. Cette forme, bien référencée dans les dictionnaires est pourtant excessivement rare²⁴. Le mot est surtout cité par les grammairiens de l'antiquité, intrigués par la différence d'accent avec le pendant négatif de ce mot, *oúχí* [u:k^hí]²⁵. Il n'est donc pas nécessaire d'intégrer ce terme à notre tableau.

L'emploi de *vaí* [naí] suivi de l'accusatif pour invoquer un dieu pose des difficultés de nature différente. La construction est citée par les dictionnaires (LSJ et Dunkel (2014) *s.u.* *vaí*) ou par Biraud (2010 : 189), au cours de la discussion de *vaí* [naí] « oui » qui nous occupe. Le *vaí* [naí] qui apparaît dans cette construction suivie de l'accusatif n'appartient pas au même dialecte que *vaí* [naí] « oui ». On relève 18 exemples de la construction '*vaí* [naí] + accusatif' dans la littérature, tous placés dans la bouche de Spartiates ou de Mégariens, ainsi que dans une inscription tronquée de Corcyre (plus précisément la copie athénienne de la version corcyrène du serment prêté pour sceller l'alliance entre Athènes et Corcyre)²⁶. On trouve d'ailleurs *veí* [neí] dans la même construction en domaine thébain²⁷. Ces formes '*vaí* [naí] / *veí* [neí] + accusatif' correspondent en attique à '*vḗ* [né:] + accusatif', construction sur laquelle nous revenons en section

²² Biraud (2010 : 190) : « *Naí* [naí] peut donc être une réponse non seulement à une question ou à une assertion comprise comme une question, mais aussi à une assertion négative qu'il faut contredire ». Les exemples sont en général suivis d'une imploration (« si, fais-le » : E. *Hipp.* 605, Ph. 1665, A. *Nu.* 784, Pax 113, 378), ce qui n'est pas le cas d'A. *Nu.* 1468.

²³ Voir Dunkel (2014 : 273). Cette forme est certainement faite sur le modèle de la négation *oúχí* [u:k^hí], qui elle est ancienne. Cette idée se trouve déjà chez Apollonius Dyscole (*Des adverbis* 2.209.20).

²⁴ À l'époque classique, on ne relève guère qu'un exemple de Sophocle dans une réponse du chœur (S. *OR* 683) ; chez Aristophane, c'est l'archer des *Thesmophories* qui l'emploie sous la forme *vaúkí* [naíkí] (A. *Th.* 1184, 1194, 1196, 1218) ; l'exemple de Platon apparaît dans un texte qui lui est attribué par la tradition, mais est d'auteur inconnu et probablement postérieur (*Hipparch.* 232a11). Après l'époque classique, deux exemples chez Callimaque (Call. *Epigr.* 12.43.5 et 12.230.3) et deux exemples chez Ménandre (Men. *Epit.* 873 et *Sam.* 296). En comparaison des centaines d'exemples de *vaí* [naí], ces quelques attestations sont remarquablement peu nombreuses.

²⁵ Sur ce mot, voir *infra* 1.2.2.

²⁶ A. *Ach.* 742, 774, 777 etc., *Lys.* 81, 86, 90, 142, etc., Pax 214, Epicharme, *Kyklops* fr. 70 K.-A) ; IGII² 97, 27-38, inscription publique de Corcyre, entre 375 et 371 où la forme *va[i]* est restituée.

²⁷ Dans la littérature, A. *Ach.* 867, 904 (deux Thébains) ; une inscription d'Orchomène, *IPArk*, 15, 53-72, inscription publique de 360-350. D'après Dubois (1986 : II.160), la forme arcadienne est isolée (on ne la trouve pas en chypriote, qui a bien *vaí* [naí]) et non attestée en épigraphie en domaine béotien. Les deux exemples d'Aristophane ne sont donc peut-être qu'une transposition en orthographe béotienne de *vḗ* [né:], comme nous l'indique S. Minon.

2. Ces formes relèvent donc de l’invocation divine et ne sont donc pas de stricts équivalents de l’attique *vaí* [nai] « oui ».

Signalons enfin que *vaí* [nai] « oui » apparaît en combinaison avec la particule *μά* [má] qui sert à exprimer des invocations divines. Ces séquences *vaí má* [nai má] posent des difficultés particulières qu’il sera plus facile de discuter après avoir présenté le système des invocations divines (cf. 3.3 *infra*).

1.2. Du côté de « non »

1.2.1. La négation propositionnelle οὔ(κ) [ú:(k)]

Comme nous l’avons mentionné, c’est la négation propositionnelle qui est considérée comme la manière de répondre négativement à une question ; s’agit-il pour autant d’un équivalent de « non » ? Selon Rijksbaron (2012), les réponses négatives ne se distinguent en rien de la négation propositionnelle, et ne doivent pas être considérées comme des équivalents de « non » c’est-à-dire comme un mot-phrase spécifique.

La conclusion de Rijksbaron peut être discutée sous deux angles, phonologique et fonctionnel. La dimension phonologique n’est pas abordée par Rijksbaron lui-même, mais les langues vivantes suggèrent des pistes. Floricic (2016, 2018) montre ainsi que dans certaines langues romanes l’identité entre négation propositionnelle et négation holophrastique est seulement de surface, des réalisations phonologiques différentes pouvant se cacher derrière une graphie identique. Or la négation propositionnelle employée en réponse en grec se distingue par son accentuation : quand elle est employée en réponse, elle reçoit une intonation ascendante, alors qu’elle est usuellement proclitique (Biraud, 2010 : 187), une particularité notée par les grammairiens de l’Antiquité. Le trait tient probablement au fait que la négation est centre de proposition et fonctionne comme énoncé, ce qui est peu compatible avec un statut atone. Il est en tout cas possible que des traits supra-segmentaux permettent de distinguer la négation propositionnelle du mot-phrase « non ».

L’essentiel de l’argumentation de Rijksbaron (2012) est d’ordre fonctionnel et repose sur les manières de répondre à une interrogation introduite par οὐκοῦν [u:kú:n]²⁸. Ce terme permet d’introduire des interro-négations (15a) mais peut se voir adjoindre une négation propositionnelle (15b) :

(15a) οὐκοῦν [u:kú:n] *p* ?
 ‘Isn’t it true that *p* ?’ = ‘Surely, then, *p* ?’
 Réponse attendue : ‘Indeed, *p*’

(15b) οὐκοῦν... οὐ *p* ? [u:kú:n... NEG]
 ‘Isn’t it true, then, that not *p* ?’ = ‘Surely, not *p*’
 Réponse attendue : ‘Indeed, not *p*’

Le point soulevé par Rijksbaron (2012) est que la réponse à une question comme (15b) peut être simplement οὔ [ú:], la négation propositionnelle accentuée. L’exemple (16) illustre ce point.

(16) Οὐκοῦν ψυχὴ οὐ δέχεται θάνατον; :: Οὔ. :: Ἀθάνατον ἄρα ψυχή. (Pl. *Phdo* 105e5)
u:kú:n psyk^hε: u: dék^hetai t^hánaton?
 Q âme[NOM.SG] NEG recevoir-PRS.3SG mort-ACC
ú: athánaton ára psykhé:
 NEG immortel-NOM.SG PART âme[NOM.SG]

²⁸ Voir 1.1.2, cas b) *supra* pour cette forme.

« N'est-il pas vrai que l'âme ne reçoit pas la mort ? :: Non :: L'âme est donc immortelle. »

La réponse οὐ [ú:], traduite commodément par « Non », ne marque pas de désaccord avec l'interlocuteur, mais semble constituer une simple reprise elliptique de la proposition οὐ δέχεται [u: dek^hetai], « elle ne la reçoit pas ». Il ne s'agirait donc pas d'un « non » à proprement parler, mais la réponse pourrait être glosée plus exactement par « effectivement, ce n'est pas le cas » ; comme οὐ [ú:] marque l'accord avec l'interlocuteur mais reprend le contenu propositionnel négatif de l'interrogation, Rijksbaron (2012 : 149) peut conclure :

« In all such cases, then, οὐ [u:] should not be taken as *No*, i.e. an answering particle, but as *not*, i.e. a propositional negative, which in answers functions as an elliptic substitute for the entire underlying negative proposition of the question. »

Il nous semble que cette conclusion oublie de prendre en compte un paramètre, à savoir la portée de la négation : si la particule interrogative οὐκοῦν [u:kú:n] est un instrument pour former des interrogations, sa portée est plus large que celle de οὐ [u:], négation dont la portée peut se limiter à une portion de la proposition. La différence de comportement des réponses selon la portée de la négation dans les interrogations a été étudiée en détail par Holmberg (2013, 2016), dans différentes langues ; on peut illustrer ses conclusions par la paire d'exemples suivante :

(17a) *Isn't John coming, too ?*

La réponse *Yes* signifie *He is coming*

(17b) *Is John not coming?*

La réponse *Yes* signifie *He is not coming*

C'est la portée de la négation dans l'interrogation (sur la proposition en (17a) et sur le prédicat en (17b)) qui explique la différence de sens de la réponse affirmative²⁹.

Dans le cas du grec ancien, la différence de portée de la négation dans l'interrogation est un critère pertinent pour expliquer le paradoxe relevé par Rijksbaron, à savoir la possibilité d'employer la négation pour marquer son accord. On distinguera, parmi les interro-négations, celles qui comportent une négation à la portée réduite comme en (18) et (19), de celles qui comportent une négation large comme en (20).

(18) Οὕτω λέγεις, ἢ ἐγὼ οὐκ ὀρθῶς καταμανθάνω; :: Οὐκ, ἀλλά, φάναι τὸν Ζήνωνα, καλῶς συνήκας ὅλον τὸ γράμμα ὃ βούλεται. (Pl. *Prm.* 128a2)

hú:to: lége:s ε: ego: u:k ort^hô:s kataman^hánô: ? ú:k allá
ainsi dire.PRS.2SG ou 1SG.NOM NEG bien comprendre.PRS.1SG NEG mais
« Est-ce que tu parles ainsi ou est-ce moi qui ne comprends pas bien ? »

(p^hánai ton Dzé:no:na)kalô:s synê:kas hólon to grámma
(dit Zénon) bien comprendre.AO.2SG tout-ACC ART.ACClettre-ACC
« Non, mais (dit Zénon) tu as bien compris toute la lettre, (ce qu'elle veut dire) »

Dans l'interrogation, la négation porte sur un adverbe (« pas bien »). La réponse par οὐκ [ú:k] permet dans ce cas de contester la proposition dans son ensemble, c'est-à-dire la deuxième partie de l'alternative ; la rectification par ἀλλά [allá]

²⁹ L'argumentation de Holmberg est en fait plus subtile. Selon lui, la réponse à (17b) est claire, comme c'est le cas des négations basses (*low negation*), alors que celle à (17a) est en réalité ambiguë, puisqu'il peut s'agir d'une négation haute (*highest negation*) qui oriente vers une réponse positive, ou d'une négation moyenne (*middle negation*) qui oriente vers une réponse négative.

empêche toute ambiguïté. À la question « Ai-je mal compris ? », l'interlocuteur répond « Non, tu as bien compris », c'est-à-dire qu'il marque un désaccord avec son interlocuteur. Dans ce cas, il est impossible de comprendre οὐ [ú:] comme « effectivement, non ». Dans l'exemple (18), la portée réduite de la négation est rendue manifeste par sa place, devant le constituant nié, et non en tête d'énoncé. Il est pourtant possible de rencontrer des négations à portée réduite en tête d'énoncé³⁰, comme en (19) :

- (19) Οὐ ταῦτα λέγεις; Ἡ ἄλλ' ἄττα καλεῖς τὰ μήτε ἀγαθὰ μήτε κακά; :: Οὐκ, ἀλλὰ ταῦτα. (Pl. *Grg.* 468a4)
- u: taûta lége:s ? e: áll' átta kalê:s*
 NEG DEM.NT.PL dire-PRS.2SG ou autre.NT.PL INDF.NT.PL appeler-PRS.2SG
 « Ne dis-tu pas cela ? Ou appelles-tu d'autres choses (i.e. autrement) »
- ta mé:te agath'a mé:te kaká ? ú:k, alla taûta*
 ART.NT.PL ni bon-NT.PL ni mauvais-NT.PL NEG mais DEM.NT.PL
 « ce qui est ni bon ni mauvais ? :: Non, mais cela (i.e. pas d'accord, je dis cela) »
 « N'est-ce pas ce que tu dis ? Ou appelles-tu autrement ce qui n'est ni bon ni mauvais ? :: Non, c'est ce que je dis. »

En (19), également, la portée réduite de la négation, sur le démonstratif ταῦτα [taûta], est rendue manifeste par la réponse et par la rectification. Dans le cas d'une interrogation où la négation a une portée réduite, la réponse par οὐ [ú:] n'est pas l'équivalent de « effectivement, non ». À l'inverse, cette interprétation est disponible quand la négation porte sur l'ensemble de la proposition soumise à l'interlocuteur de façon interrogative :

- (20) ΠΩΛ. Σὺ ἄρα τυραννεῖν οὐκ ἂν δέξαιο; ΣΩ. Οὐκ, εἰ τὸ τυραννεῖν γε λέγεις ὅπερ ἐγώ. (Pl. *Grg.* 469c4)
- Sy ára tyrannê:n u:k an déksaio ?*
 2SG.NOM PART être_tyran-INF NEG MOD accepter-OPT.AO.2SG
 « (Polos) Donc toi, tu n'accepterais pas d'être tyran ? »
- ú:k, ei to tyrannê:n ge lége:s hóper egó:*
 NEG si ART.ACC.NT être_tyran-INF PART dire.2SG REL.ACC.NT 1SG.NOM
 « (Socrate) Non, si tu veux dire être tyran comme moi <je le fais> »³¹

En (20), les remarques de Rijksbaron s'appliquent : la réponse par οὐ [ú:] signifie bien « effectivement, ce n'est pas le cas ». Socrate manifeste son accord avec Polos : il est vrai qu'il n'accepterait pas d'être tyran au sens où Polos le définit. Contrairement aux exemples (18) et (19), la négation dans l'interrogation porte sur le prédicat.

Cette différence de sens de οὐ [ú:] selon la portée de la négation dans l'interrogation s'explique par sa contrepartie positive : un locuteur qui voudrait extraire le contenu propositionnel positif d'une interro-négation, a à sa disposition ναι [naí], équivalent de « si » en français (voir 1.1.2, cas b).

Si l'on résume les emplois de οὐ [ú:] en réponse, cette forme permet donc de répondre négativement à une question, de contester une affirmation ou de confirmer une négation. Il est vrai que dans tous ces cas, les emplois de οὐ [ú:] sont ceux de la négation propositionnelle (avec une différence phonologique, qui est son statut tonique). La réponse par οὐ [ú:] connaît cependant un emploi qui n'est pas celui de la négation propositionnelle : en l'employant, le locuteur peut contester une négation partielle dans l'interrogation, et de ce fait marquer un

³⁰ Voir Goldstein (2016 : 96-106).

³¹ Autre exemple clair de ce type Pl. *R.* 374a4.

désaccord. En cela, οὐ [ú:] a des emplois comparables à un « non » ; ce sens se comprend dans un état de langue où ναί [naí] permet de marquer l'accord avec un interlocuteur.

1.2.2. Les autres réponses négatives

De même qu'il existe plusieurs manières d'acquiescer, les réponses négatives peuvent prendre différentes formes. Denys le Thrace, grammairien du II^e siècle avant notre ère, propose une liste :

- (21) Τὰ δὲ ἀρνήσεως ἢ ἀποφάσεως, οἷον οὐ οὐχὶ οὐδῆτα οὐδαμῶς. (D.T. 1.78.1)
« Ceux (i.e. les adverbes) de négation ou de refus tels que *ú:*, *ú:k^hi*, *u: dê:ta*, *u:damô:s* »

Cette liste est partiellement pertinente, si l'on prend comme corpus les textes de Platon : la forme οὐ [ú:] est bien représentée, surtout sous la forme οὐκ [ú:k] (51 des 61 occ.), c'est-à-dire au sein d'un énoncé, le plus souvent avant une rectification³². Chez Platon οὐ δῆτα [*u: dê:ta*], c'est-à-dire la collocation de la négation propositionnelle proclitique et d'une particule postpositive (Denniston, 1954 : 269-279), fonctionne très souvent comme réponse négative : les 97 exemples de cette collocation chez Platon sont tous des énoncés complets :

- (22) Ἀρίστιππος καὶ Κλεόμβροτος παρεγένοντο; :: Οὐ δῆτα· ἐν Αἰγίνῃ γὰρ ἐλέγοντο εἶναι. (Pl. *Phd.* 59c4)
Aristippos kai Kleómbrotos paregénonto ? U: dê:ta
Aristippos.NOM et Cléombrotos.NOM être-présent.AO.3SG NEG PART
« Est-ce qu'Aristippos et Cléombrotos ont été présents ? :: Non (bien sûr), car on disait qu'ils étaient à Égine. »

Denys le Thrace inclut à bon droit cette collocation fréquente parmi les réponses négatives. La forme οὐδαμῶς [*u:damô:s*], également citée, a bien cette fonction (130 occurrences comme énoncé de réponse), mais cette réponse négative est renforcée (*upgraded*, dans la terminologie de Stivers 2019). Littéralement, il s'agit d'un adverbe de manière qui signifie « en aucune manière », et la forme est gradable³³; à cette forme renforcée, on pourrait ajouter à la liste de Denys le Thrace une expression comme οὐδ' ὅπωςτιοῦν [*u:d' hopɔ:stiú:n*] « pas même en quelque façon que ce soit » qui s'emploie aussi dans des réponses (19 occ. chez Platon). La forme οὐχὶ [*u:k^hi*], forme renforcée par ce que l'on peut reconstruire comme *-ghí (Dunkel, 2014 : 273), n'est en réalité pas pertinente : cette forme se rencontre dans des interrogations (surtout ἢ οὐχὶ; [*ɛ: u:k^hi*] « ou bien non ? » et πῶς δ' οὐχὶ; [*pô:s d' u:k^hi*] « comment non ? ») ou comme négation de portée réduite, portant sur un mot. Sur les 112 occurrences de cette négation que l'on trouve chez Platon, aucune ne fonctionne comme énoncé de réponse à une question³⁴. Cette liste n'est cependant pas exhaustive et on peut citer, entre autres, οὐ μέντοι [*u: méntoi*], collocation de la négation propositionnelle et d'une

³² Rappelons que οὐκ [ú:k] est une variante conditionnée de οὐ [ú:], au contact d'un mot à l'initiale vocalique (non aspirée).

³³ σχεδὸν οὐδαμῶς [*skhedon u:damô:s*] « presque pas du tout », Pl. *Sph* 241a3, *Pol.* 278e3.

³⁴ Cette remarque est un argument contre le rapprochement avec le mot-phrase négatif du grec moderne, ὄχι. À cette difficulté fonctionnelle s'ajoutent des difficultés phonologiques si la forme du grec moderne continue celle du grec ancien (Rijksbaron, 2012 : 156-157), sans compter que le contact avec le turc a très probablement joué un rôle dans la forme du grec moderne (Joseph, 2000).

particule, qui peut fonctionner comme énoncé seul, mais ne se cantonne pas à cet emploi³⁵.

1.3. Répondre à une interro-négation

Avant de clore cette section, il peut être utile de rassembler quelques remarques sur les réponses aux interro-négations, puisque ce contexte est le plus révélateur des systèmes de réponse. Pour reprendre les distinctions de Sadock et Zwicky (1985), il y a deux types de stratégie pour répondre à une interro-négation comme « Est-ce que ton ami ne vient pas ? » :

Système oui/non		Système accord/ désaccord	
Non	= il ne vient pas	Oui	= il ne vient pas
Si	= il vient	Non	= il vient
Oui	= il vient = tu as raison il ne vient pas		

TABLEAU 1. Types de réponses à une interro-négation

Dans un système « oui » / « non », où le locuteur se prononce sur la conformité du contenu propositionnel à la vérité, « oui » est potentiellement ambigu, comme l'explique le Tableau 1³⁶. La réponse « non » est également ambiguë dans certaines langues qui peuvent hésiter entre les deux stratégies³⁷.

Plus généralement, cette ambiguïté s'explique si on part du principe que l'interro-négation est une affirmation déguisée : il est possible de répondre à l'affirmation déguisée ou à la forme de la question³⁸. Ainsi, en répondant « oui », le locuteur peut reprendre à son compte l'affirmation sous-jacente (« Oui, il vient bien ») ou acquiescer à la forme négative de la question (« Oui, effectivement, il ne vient pas ») ; en répondant « non », le locuteur peut réfuter l'affirmation sous-jacente (« Non, il ne vient pas ») ou contredire la forme négative de la question (« Non, en fait, il vient »).

Dans le cas du grec ancien, tel qu'on l'observe chez Platon, *ναί* [*naí*] permet de marquer l'accord avec l'interlocuteur, et dans le cas d'une interro-négation d'acquiescer à l'affirmation sous-jacente. Cet emploi correspond au français « si » (215 occ.). De son côté, *ού* [*ú:*] peut marquer un désaccord avec l'interlocuteur, mais permet aussi de confirmer une négation (si elle porte sur le prédicat). Dans le cas d'une interro-négation, cette réponse permet d'acquiescer à la forme négative de la question³⁹.

³⁵ Signalons dès à présent *οὐ μὰ Δία* [*u: ma Día*] « non, par Zeus », expression sur laquelle nous revenons en section 2.

³⁶ Un fait reconnu par Sadock et Zwicky (1985 : 190), qui a donné lieu à des études spécifiques ; voir par exemple Tubau *et al.* (2015) pour le rôle de la prosodie et de la gestuelle dans la désambiguïsation de ces réponses.

³⁷ Voir sur ce point Fretheim (2017).

³⁸ Pour prendre en compte toute la palette des possibilités, il faudrait sans doute traiter à part les questions rhétoriques. D'après l'étude de Koshik (2005), celles-ci entraînent des réponses spécifiques. De fait, dans le corpus de Platon, il semble que la manière la plus usuelle de répondre à des questions rhétoriques soit la reprise du contenu propositionnel (Pl. *Grg.* 476e1, *Hp.ma.* 287d1, *R.* 349e9). Ce point mériterait une étude systématique.

³⁹ Il existe également des stratégies qui lèvent toute ambiguïté, comme l'emploi d'un quantifieur (p.ex. Pl. *R.* 578a4, ἄρ' οὐκ ἀνάγκη (...); :: πολλή γε. [*ár' u:k anáñke: ? :: pollé:=ge*] « N'y a-t-il pas nécessité (...) ? :: Une grande », c'est-à-dire 'Q NEG nécessité :: grande=PART) ; de même, une réponse avec *πῶς δ' οὐ* [*pôs d' ú:*] (littéralement « comment ne pas ? ») ne laisse pas de place à l'ambiguïté (p.ex. Pl. *R.* 576a5).

Si l'on passe en revue les exemples de Platon que l'on doit traduire par « si », en français, il faut cependant ajouter une autre expression, celle qui associe *vaí* [nai] à une invocation divine exprimée par *μά* [má] suivi d'un nom de dieu à l'accusatif. Sur les 36 occurrences de cette expression chez Platon, neuf sont des réponses positives à une interro-négation (« si »), et deux constituent des réactions positives à une affirmation négative :

- (23) Ἦ οὐκ οἶσθα ὅτι ἐριστικός ἐστιν; :: Ναὶ μὰ Δία, ἔφη, σφόδρα γε. (Pl. *Ly.* 211b9)
ε: *u:k* *oíst^ha* *hóti* *eristikós* *estin* ?
 ou NEG savoir-2SG COMP querelleur-NOM.SG COP
nai *ma* *Día,* *éph^e:* *sp^hódra* *ge*
nai *má* Zeus-ACC dire-AO.3sg beaucoup PART
 « Ou bien ne sais-tu pas qu'il est très querelleur ? :: Si, par Zeus, beaucoup » (« et c'est pour cela que je désire te voir discuter avec lui »)⁴⁰

Pour comprendre les différentes manières de répondre à une interrogation totale, il faut donc prendre en compte ces expressions, qui sont les « autres stratégies » qu'il nous semble important d'introduire dans ce tableau.

2. Faut-il étendre à *νή* [né:] et *μά* [má] + nom de dieu ?

Il s'agit d'envisager à présent les particules *νή* [né:] et *μά* [má] accompagnées d'un nom de dieu (à l'accusatif, avec ou sans article), qui sont tenues pour signifier « oui, par X » et « non, par X ». Pour cette section, nous étudions de plus près les 268 occurrences que l'on trouve chez Platon (94 *νή* [né:], 138 *μά* [má], ainsi que la collocation *vaí* *μά* [nai má] (36 occ.) qui pose des problèmes spécifiques).

2.1. Explication traditionnelle

Les expressions '*νή* [né:] / *μά* [má] + nom de dieu', traduites « oui / non, par X » semblent doubler le système *vaí* [nai] / *oὐ* [u:] du côté des serments. Cette affirmation comporte deux aspects qu'il convient de préciser : ces structures signifient-elles « oui / non » et expriment-elles des serments ?

2.1.1. Oui / non

L'interprétation courante est ainsi résumée par Biraud (2010 : 159) : « Le grec classique emploie deux particules de serment, *νή* [né:] et *μά* [má], selon que l'orientation de l'assertion est positive ou négative ». Ainsi *νή* τὸν Δία [*ne: ton Día*] (PART ART.ACC Zeus.ACC) peut se traduire par « oui, par Zeus », *νή* [né:] étant une particule affirmative, apparentée à la particule *vaí* [nai] « oui » ; *μὰ* τὸν Δία [*ma ton Día*] (PART ART.ACC Zeus.ACC) peut se traduire de son côté par « non, par Zeus », et dans ce cas *μά* [má], sans être marqué comme négation, serait le pendant négatif de *νή* [né:]⁴¹. Cette polarité est délicate dans le cas de *μά* [má], un fait bien connu des dictionnaires : Bailly (*s.u.*) indique qu'il s'agit d'une « particule affirmative et plus souvent négative », tandis que le LSJ doit reconnaître : « in itself neither affirmative nor negative, but made so by prefixing *vaí* or *oὐ*, or, in Att. by the context ». La situation est suffisamment confuse pour que Biraud (2010) complète sa caractérisation par la note suivante :

⁴⁰ Autre exemple : Pl. *R.* 407b4.

⁴¹ En effet, *μά* [má] est apparentée à la particule *μήν* [mé:n] et ne doit pas être rapprochée de la négation. Voir Schwyzler et Debrunner (1958 : 569-570).

« Du moins d’après la tradition grammaticale antique. Quelques contre-exemples donnent en effet à penser soit que la tradition manuscrite a été défailante, soit que, plus probablement, la situation d’énonciation requiert une analyse des paramètres plus complexe ».

Un examen systématique des occurrences de Platon n’est donc pas superflu.

2.1.2. Particules de serment

L’identification de νή [né:] et de μά [má] avec des particules de serment repose sur l’argument selon lequel les syntagmes constitués de νή [né:] ou de μά [má] suivi de l’accusatif du dieu invoqué auraient valeur de serment en eux-mêmes (Biraud, 2010 : 159 ; Fletcher 2011 : 6) et pourraient suffire à réaliser un serment. Dans une étude exhaustive des 558 occurrences que l’on trouve chez Aristophane (Denizot, 2020), nous avons montré cependant que ces particules se rencontraient certes en contexte de serment mais que leur énonciation ne suffisait pas à réaliser un serment. Dans le texte de Platon, ces particules permettent au mieux une prise à témoin des dieux. Sur les 268 occurrences de Platon que nous avons examinées, l’exemple (24) est le seul qui apparaisse en contexte de serment.

- (24) ΑΛ. Σκόπτεις, ὃ Σώκρατες. ΣΩ. Οὐ μά τὸν Φίλιον τὸν ἐμόν τε καὶ σόν, ὃν ἐγὼ ἤκιστ’ ἂν ἐπιορκήσαιμι (*AlcI* 109d7)
Skó:pte:s, ὃ: Sók:rates :: u: ma ton P^hilion ton
 se_moquer.PRS.2SG PARTSocrate.VOC NEG má ART.ACCPhilios.ACC ART.ACC
 « Tu te moques, Socrate. :: Non, par Philios »
emón te kai són, hón egw: hé:kist’ an epiorké:saimi
 mon.ACC et ton.ACC REL.ACC 1SG.NOM le_moins MOD parjurer.OPT.1SG
 « le mien et le tien, par qui moi, je parjurerais le moins »

Dans bien des cas, il est impossible d’associer l’invocation divine à l’acte de prêter serment. L’exemple (25) illustre ce cas de figure fréquent :

- (25) Καὶ δῆλον, ὃ Σώκρατες, κατὰ τὴν ὑπόθεσιν, εἴπερ ἐπιστήμη ἐστὶν ἀρετή, ὅτι διδασκὸν ἐστὶν. ::
 « Il est clair en effet, d’après notre hypothèse, que si la vertu est une science, elle peut s’enseigner :: »
 Ἴσως νῆ Δία ἢ ἀλλὰ μὴ τοῦτο οὐ καλῶς ὡμολογήσαμεν ; (*Pl. Men.* 89c5)
íw:s ne: Día alla me: tí:to u: kalō:s hō:mologé:samen ?
 peut-être né: Zeus.ACC mais NEG DEM.ACC NEG bien admettre-AO.1PL
 « Peut-être, par Zeus ; mais n’avons-nous pas eu tort d’admettre cette proposition ? » (Trad. A. Croiset)

Dans une énonciation modalisée par « peut-être », il est difficile de comprendre comment cette structure peut permettre d’exprimer un serment, qui implique un engagement du locuteur.

2.2. Une autre analyse des faits

Dans bien des cas, le locuteur ne s’engage ni sur la véracité de la proposition, ni sur la sincérité de ses intentions, d’autant qu’il n’a pas nécessairement de contrôle sur le contenu de ces propositions. Pour rendre compte de cette difficulté, deux types d’explication ont été proposés : l’affaiblissement de sens peut être lié à une évolution dans les mentalités, qui expliquerait que le locuteur puisse défier les dieux en les invoquant dans des contextes de serment qui outrepassent leur fonction habituelle (Sommerstein, 2007) ; il peut également s’agir de formes exclamatives qui ne relèvent plus du serment, mais qui peuvent être considérées comme des jurons (Dillon, 1995 : 138), ce dont témoignent les traductions

fréquentes par « parbleu », « pardieu » ou « pardi ». Ces explications interrogent donc soit le sentiment religieux des Grecs de l'époque classique, soit le serment comme institution.

D'un point de vue linguistique, dans une approche pragmatique, on peut distinguer

a) les serments assertifs (« je jure que c'est vrai »). Ces serments supposent, comme condition de sincérité que le locuteur croit effectivement en la vérité du contenu propositionnel ; et ils ont pour but essentiel d'asserter, avec un garant (mode d'accomplissement de l'assertion).

b) les serments promissifs (« je jure de le faire »). Ces serments supposent que le locuteur a des raisons de croire en la vérité du contenu propositionnel, et qu'il a un contrôle sur ce contenu propositionnel ; et ils ont pour condition de sincérité que le locuteur a effectivement l'intention que le contenu propositionnel soit réalisé, puisqu'il s'engage à le réaliser en prenant un garant.

De nombreux exemples avec νή [*né:*] et μά [*má*] ne relèvent ni des uns, ni des autres. Différents traits le montrent. Tout d'abord, ce qui est invoqué n'est pas toujours un garant possible. On trouve ainsi des expressions comme « par le jour qui approche » (νή τὴν ἐπιούσαν ἡμέραν [*ne: te:n epiú:san he:méran*], A. *Ec.* 105), qui ne peut guère être qu'une prise à témoin ; l'accusatif qui suit la particule peut aussi se limiter à l'article seul (A. *Ra.* 1374, Pl. *Grg.* 466e6). Ensuite l'énoncé peut être modalisé de différentes manières ; or si le locuteur est peu sûr de la vérité de son assertion, il lui est difficile de s'engager ou de prêter serment. On rencontre ainsi ces invocations dans des énoncés marqués par « peut-être » (ἴσως [*ísɔ:s*], 6 occ. dont l'exemple 25), avec un potentiel (6 occ.), avec des adjectifs verbaux d'obligation (5 occ.), pour des ordres (5 impératifs, 1 subjonctif d'exhortation) :

- (26) Τόλμα τοίνυν νή Δία. (Pl. *Tht.* 197a6)
Tólma *toínyn* *ne:* *Día*
 oser.IMP.2SG PART *né:* Zeus.ACC
 « Ose donc, par Zeus. »

Ces invocations divines se rencontrent aussi dans des structures exclamatives (Pl. *Phdr.* 230b2, 263d4, *Tht.* 155c8) :

- (27) Καὶ νή τοὺς θεοὺς γε, ὃ Σώκρατες, ὑπερφυῶς ὡς θαυμάζω
kai *ne:* *tu:s* *t^heú:s=ge,* *ô:* *Só:krates,*
 et *né:* ART.ACC dieux.ACC=PART PART Socrate.VOC
hyperph^hýð:s *hɔ:s* *t^haumázɔ:*
 extrêmement COMP admirer.PRS1.SG
 « Et par les dieux, Socrate, comme je <t'> admire extrêmement ! »

Ces différentes caractéristiques ne plaident pas en faveur d'une valeur de serment.

Il faut enfin souligner que l'expression « par Zeus » est devenue une interjection secondaire. Dans le corpus de Platon, 84% de ces expressions sont des invocations à Zeus ; ces invocations à Zeus ont pour particularité d'être employées majoritairement sans article, ce qui n'est pas le cas pour les autres divinités⁴², et le nom de Zeus est fréquemment éliidé (82 occ. sur 224), ce qui n'est le cas pour aucun des autres dieux. Cette propension à l'éliision avait d'ailleurs été remarquée par les Anciens. Enfin ces invocations à Zeus s'emploient davantage comme énoncés complets. Ces différentes caractéristiques indiquent

⁴² Une seule exception (dans un énoncé avec deux occurrences) : Pl. *Smp.* 219c7 (μὰ θεοῦς, μὰ θεάς [*ma t^heú:s ma t^heás*], « par <les> dieux, par <les> déesses »).

que l'expression « par Zeus » est passée d'un rôle de marqueur pragmatique à celui d'interjection spécialisée⁴³.

2.3. Quel rapport à la polarité ?

Il faut évaluer à présent le rapport de νή [né:] et μά [má:] à la polarité, et déterminer si ces particules sont sensibles à la polarité du contenu propositionnel de l'énoncé où elles sont insérées ou s'il faut prendre en compte le cadre plus large du tour de parole.

2.3.1. Polarité du contenu propositionnel

Le sentiment que νή [né:] est positif et μά [má] négatif est soutenu par le fait que μά [má] apparaît souvent dans des énoncés comportant une négation : 129 des 138 occurrences de μά [má] chez Platon sont précédées ou suivies d'une négation, voire sont à la fois précédées et suivies d'une négation. De façon significative, dans neuf occurrences, l'invocation avec μά [má] suffit à fournir une réponse négative :

- (28) Εἰρωνεύη, ὃ Σώκρατες :: Μὰ τὸν Ζῆθον, ὃ Καλλίκλεις, (Pl. *Grg.* 489e2)
e:ro:neúe:i ô: Sô:krates ma ton Dzê:t^hon, ô: Kallíkle:s
 se.moquer.PRS.2SG PART Socrate.VOC má ART.ACC Zéthos.ACC PART Calliclès.VOC
 « Tu te moques, Socrate ? :: Non, par Zéthos, Calliclès »⁴⁴

À l'inverse, sur les 96 occurrences de νή [né:], seuls six exemples comportent une négation à proximité, sans qu'aucun exemple ne soit décisif : dans trois exemples, la négation est lexicale (ἥκιστα [hé:kista], *Euthd.* 305c1, *R.* 445b8, *Lg.* 965e6), dans deux exemples la négation est en fait dans une autre proposition que l'invocation elle-même (*Grg.* 491a1, *Ap.* 35d1) et dans un exemple (*Phd.* 64a10), la négation a une portée réduite, et ne porte pas sur le prédicat principal qui, lui, est positif.

Ces caractéristiques semblent montrer que νή [né:] et μά [má] sont des termes à polarité, respectivement positive et négative, une impression que nous nuancerons. Il faut remarquer en tout cas que dans les exemples qui ne sont pas dialogiques (ou faiblement), c'est la polarité de la proposition qui joue un rôle déterminant, puisqu'on ne trouve aucun contre-exemple⁴⁵. Il existe un autre contexte où la polarité de la proposition où se trouve l'invocation divine est le critère décisif : il s'agit des 33 occurrences où le locuteur ne répond pas à la question qui lui est posée mais commente son attitude à la question. On pourrait dire que la réponse porte davantage sur l'énonciation que sur l'énoncé :

- (29) Ἀλλὰ πειρῶ εἰπεῖν ὃ λέγω, τί ἐστὶν ἀνδρεία. ::
 « Mais essaie de dire ce dont je parle, ce qu'est le courage »
 Οὐ μά τὸν Δία, ὃ Σώκρατες, οὐ χαλεπὸν εἰπεῖν·
u: ma ton Día, ô: Sô:krates, u: k^halepon e:pê:n
 NEG má ART.ACC Zeus.ACC PART Socrate.VOC NEG difficile.NT dire.INF.AO
 « Par Zeus, Socrate, ce n'est pas difficile à dire » (Pl. *La.* 190e4)

⁴³ Pour des conclusions similaires sur le corpus d'Aristophane, voir Denizot (2020).

⁴⁴ Zéthos est un personnage de tragédie, de l'*Antiope* d'Euripide, dont nous n'avons plus que des fragments. On notera que le sacré n'entre pas en jeu dans cette invocation, comme c'était également visible dans l'exemple (24).

⁴⁵ Cette remarque rejoint les observations que nous avons faites sur le corpus oratoire (Denizot, soumis).

Lachès ne refuse pas de répondre, au contraire ; il serait dans ces conditions difficile de traduire οὐ μὰ τὸν Δία [*u: ma ton Día*] par « non, par Zeus ». Dans ce cas, l'emploi de μὰ [*má*] est conditionné par la polarité (négative) du contenu propositionnel. Le corpus ne présente pas de contre-exemple pour les 33 emplois de ce type, les douze exemples de νή [*né:*] et ναὶ μὰ [*nai má*] apparaissant dans des énoncés à polarité positive et les 21 exemples de μὰ [*má*] apparaissant dans des énoncés à polarité négative comme dans l'exemple (29).

2.3.2. Enchaînement dialogique

Dans le dialogue, lorsque les invocations divines constituent des réponses, ce qui est l'emploi majoritaire, le critère décisif n'est pas la polarité de la proposition où ces invocations apparaissent, mais le rapport à la proposition précédente. Ces invocations s'emploient principalement dans le dialogue (238 sur les 268 exemples de Platon), et se trouvent très massivement en tête de tour de parole (dans 83% des cas). Dans ces enchaînements dialogiques se dessine un modèle très net : νή [*né:*] et ναὶ μὰ [*nai má*] permettent de construire un contenu propositionnel positif *p*, que ce qui précède soit *p* ou non-*p*, alors que μὰ [*má*] construit non-*p*, que ce qui précède soit *p* ou non-*p*. Cette caractérisation est robuste comme le montre le Tableau 2 :

	Réponse : <i>p</i>			Réponse : non- <i>p</i>			Total
	νή	ναὶ μὰ	μὰ	νή	ναὶ μὰ	μὰ	
réponse à une interrogation	8	5		2	1	40	56
réponse à une interrogation orientée	20	1				32	53
réponse à une interro-négation	4	9				15	28
réaction à une affirmation positive	38	10				19	67
réaction à une affirmation négative	2	2		1	1	13	19
réaction à une question / demande		2				13	15
	72	29		3	2	132	238

TABLEAU 2 : Emplois dialogiques des invocations divines

On voit que du point de vue de la polarité, μὰ [*má*] est clairement associé à non-*p*, tandis que ναὶ μὰ [*nai má*] fonctionne de la même manière que νή [*né:*], avec deux exceptions (signalées en gras dans le tableau). La suite de cette section passe en revue ces différentes catégories et examine les contre-exemples, mais on peut signaler dès à présent que les contre-exemples de νή [*né:*] comportent tous ἧκιστα [*hé:kista*] (« le moins ») qui est une forme lexicale, et non syntaxique, de la négation.

a) Répondre à une interro-négation (28 occ.)

Ce cas de figure est révélateur du fonctionnement de la polarité. Face à une interro-négation, le locuteur qui souhaite répondre « en fait, si », c'est-à-dire rétablir *p*, emploie νή [*né:*] (4 occ.) ou ναὶ μὰ [*nai má*] (9 occ.) comme dans l'exemple (30) ; à l'inverse, s'il souhaite répondre « effectivement non », c'est-à-dire admettre non-*p*, c'est μὰ [*má*] qui est employé (éventuellement précédé de la négation propositionnelle), comme dans l'exemple (31) :

- (30) Ἦ οὐκ οἶσθα ὅτι ἐριστικός ἐστιν; :: Ναὶ μὰ Δία, ἔφη, σφόδρα γε. (Pl. *Ly.* 211b9)
ε: *u:k oïst^ha hóti eristikós estin ?*
 ou NEG savoir-2SG COMP querelleur-NOM.SG COP

RÉPONDRE AUX INTERROGATIONS TOTALES EN GREC ANCIEN

« Ou bien ne sais-tu pas qu'il est très querelleur ? :: »

nai ma Día, ép^he:, sp^hódra ge
nai má Zeus-ACC dire-AO.3SG beaucoup PART

« Si, par Zeus, beaucoup » (« et c'est pour cela que je désire te voir discuter avec lui »)

- (31) Socrate explique qu'il n'est pas bien difficile pour un orateur de faire un éloge funèbre devant le peuple qui en est l'objet

Οὐκ οἶει, ὃ Σώκρατες; :: Οὐ μέντοι μὰ Δία. (Mx. 235d8)

u:k oíe:, ô: Sô:krates u: méntoi ma Día
 NEG penser.PRS.2SG PART Socrate.VOCNEG PART má Zeus-ACC

« Tu ne penses pas, Socrate ? Mais non <je ne pense pas>, par Zeus. »

Le cas des réponses aux interro-négations est clair et comprend quatre exemples où l'interprétation positive ou négative est uniquement exprimée par l'invocation divine, sans autre référence au contenu propositionnel qui est soumis à l'approbation du locuteur (*Euthd.* 291a6, 293c5, *Prt.* 312a6, *Ap.* 26d4).

b) Répondre à une interrogation, orientée ou non (109 occ.)

Ce cas de figure est cohérent avec les interro-négations : pour accepter un contenu propositionnel positif, c'est νή [*né:*] (28 occ.) ou ναὶ μὰ [*nai má*] (6 occurrences) qui sont employés ; pour une réponse négative, le locuteur emploie μὰ [*má*] (72 occ.). Il existe pourtant trois exemples difficiles, deux avec νή [*né:*] (exemple 32) l'autre avec ναὶ μὰ [*nai má*] (exemple 33).

- (32) « Qui est venu critiquer la philosophie auprès de toi ? Est-ce que c'était un orateur ou quelqu'un qui écrit des discours pour les orateurs ?:: »

Ἡκιστα νή τὸν Δία ῥήτωρ, οὐδέ οἶμαι πῶποτ' αὐτὸν ἐπὶ δικαστήριον ἀναβεβηκέναι. (Pl. *Euthd.* 305c1)

hé:kista ne: ton Día r^hé:to:r, u:de oímai
 le_moins né: ART.ACC Zeus-ACC orateur-NOM et.ne.pas penser-1SG
pó:pot' auton epi dikasté:rion anabebé:kenai
 jamais.encore ANAPH.ACC PREP tribunal-ACC monter-INF.PRF

« Le moins <du monde>, par Zeus, un orateur, et je ne pense pas qu'il soit jamais encore monté dans un tribunal. »

Le contexte indique clairement qu'il s'agit d'une réponse négative. Comme on l'a mentionné, ἥκιστα [*hé:kista*] (« le moins ») est une forme lexicale de la négation et tout se passe comme si cette forme ne suffisait pas à créer une polarité négative sur la proposition. Pourtant, la coordination négative qui suit, οὐδέ [*u:dé*], suppose que la proposition qui précède est négative⁴⁶. Cet exemple présente donc une réelle difficulté. La meilleure explication, ou la moins mauvaise, est de reconnaître que νή [*né:*] peut s'employer ici en l'absence de négation propositionnelle, mais il faut bien admettre que ce type d'explication entre en contradiction avec ce que nous avons montré jusqu'à présent⁴⁷. On retrouve un problème comparable en (33) :

⁴⁶ Le segment précédent que nous avons traduit ne contient aucun élément susceptible de justifier l'emploi de οὐδέ [*u:de*] (Πότερον τῶν ἀγωνίσασθαι δεινῶν ἐν τοῖς δικαστηρίοις, ῥήτωρ τις, ἢ τῶν τοῦς τοιοῦτους εἰσπεμπόντων, ποιητῆς τῶν λόγων οἷς οἱ ῥήτορες ἀγωνίζονται;).

⁴⁷ Le deuxième exemple avec νή [*né:*] (Pl. *Lg.* 965e6) est comparable (affirmation négative par ἥκιστα [*hé:kista*] suivie de l'invocation divine avec νή [*né:*]), avec cette différence cependant qu'il apparaît dans une proposition réellement positive (il n'y a pas de rectification par « mais »).

- (33) Ἄλλ' ἢ τὰς Νέστορος καὶ Ὀδυσσεῶς τέχνας μόνον περὶ λόγων ἀκήκοας, ἃς ἐν Ἰλίῳ σχολάζοντες συνεγραψάτην, τῶν δὲ Παλαμίδου ἀνήκοος γέγονας;
 « Mais est-ce que tu as entendu parler uniquement des traités de rhétorique de Nestor et d'Ulysse, qu'ils ont écrits quand ils avaient du temps à Troie, mais que tu n'as pas entendu parler de ceux de Palamède ? »
 Τῶν δὲ Παλαμίδου ἀνήκοος γέγονας; :: Καὶ ναὶ μὰ Δί' ἔγωγε τῶν Νέστορος (Phdr. 261c1)
- | | | | | |
|-----------------------|-----------------|--------------------|------------------|------------------|
| <i>tō:n</i> | <i>de</i> | <i>Palamé:du:s</i> | <i>ané:koos</i> | <i>gégonas ?</i> |
| ART.G.PL | PART | Palamède.G | non_auditeur-NOM | être.PRF.2SG |
| <i>kai nai ma Di'</i> | <i>égw:ge</i> | <i>tō:n</i> | <i>Néstoros</i> | |
| et <i>naí má</i> | <i>Zeus-ACC</i> | <i>1SG.NOM</i> | <i>ART.G.PL</i> | <i>Nestor.G</i> |
- « Et par Zeus, pas ceux de Nestor non plus » (« à moins que tu ne caches Gorgias sous le nom de Nestor et Thrasymaque et Théodore sous celui d'Ulysse »)

Dans cet exemple également, la réponse négative à une interrogation (« en fait pas non plus ») s'exprime par un moyen inattendu, en l'occurrence *ναὶ μὰ* [*nai má*]. Ici aussi, il n'y a pas de négation syntaxique dans la phrase, la négation étant portée par le préfixe privatif de ἀνήκοος [*ané:koos*] (qui se construit avec le génitif). Il semble donc qu'il y ait également dans cet exemple une sensibilité à la polarité syntaxique de la proposition. Une autre explication reposerait sur la compositionnalité du tour : « oui, tu as raison » (*ναὶ* [*naí*] qui marque un accord avec l'interlocuteur), « ce n'est pas le cas » (*μὰ* [*má*] qui marque un contenu propositionnel négatif).

c) Réagir à une affirmation négative (19 occ.)

L'énoncé qui comprend une invocation divine n'est pas toujours une réponse, mais peut constituer une réaction à l'énoncé précédent. Dans le cas des réactions à une affirmation positive (67 occ.) et des réactions à une question ou à une demande (15 occ.), la différence entre les différentes particules est celle qui est attendue, et nous ne la détaillons pas ici.

Il faut regarder de plus près les réactions à une affirmation négative (19 occ.). Une réaction positive à une affirmation négative, qui rétablit du positif après du négatif, s'exprime comme attendu avec *ναὶ μὰ* [*nai má*] (2 occ.) et avec *νή* [*né:*] (2 occ.) ; pour admettre une affirmation négative, le locuteur recourt à *μὰ* [*má*] (12 occ.), ce qui est aussi attendu, mais également une fois à *νή* [*né:*] (R. 445b8). Ce dernier cas de figure est délicat dans le cadre de notre explication. On remarque cependant, ici aussi, l'emploi de la négation lexicale ἧκιστα [*hé:kista*] :

- (34) « Maintenant que nous en sommes arrivés à ce point du raisonnement »
 οὐ χρεὶ ἀποκάμνειν. :: ἧκιστα, νή τὸν Δία, ἔφη, πάντων ἀποκμητέον. (Pl. R. 445b8)
- | | | | | | |
|-----------|-------------|-------------------|----|-------------------------|------------------|
| <i>u:</i> | <i>kre:</i> | <i>apokámne:n</i> | :: | <i>hé:kista ne: ton</i> | <i>Día</i> |
| NEG | il.faut | se.fatiguer.INF | | le_moins né: | ART.ACC Zeus.ACC |
- « il ne faut pas se décourager :: Le moins, par Zeus »
- | | | |
|--------------|----------------|--------------------|
| <i>éphe:</i> | <i>pántw:n</i> | <i>apokme:téon</i> |
| dit-il | tous.G.PL | se.fatiguer.ADJ.VB |
- « de tout, dit-il, il ne faut se décourager. »

Tout se passe donc comme si l'absence de négation propositionnelle ne bloquait pas l'emploi de *νή* [*né:*], en contexte positif.

Il reste un exemple particulièrement délicat, où *ναὶ μὰ* [*nai má*] semble s'employer de façon inattendue, pour renchérir sur un énoncé négatif.

- (35) ΣΩ. Ἀρέσκει οὖν ἡμῖν καὶ ἐθέλομεν ἂν λέγειν ὡς τὸ καλὸν οὐκ ἀγαθὸν οὐδὲ τὸ ἀγαθὸν καλόν;

RÉPONDRE AUX INTERROGATIONS TOTALES EN GREC ANCIEN

ΠΙ. Οὐ μὰ τὸν Δία, οὐ πάνυ μοι ἀρέσκει.

ΣΩ. Ναὶ μὰ τὸν Δία, ὃ Ἴππία· ἐμοὶ δέ γε πάντων ἥκιστα ἀρέσκει ὧν εἰρήκαμεν λόγων. (*Hp.ma.* 297c10)

aréske: û:n hε:mîn (...) ?

plaire.3SG PART 1PL.DAT

« En sommes-nous satisfaits et dirons-nous que le beau ne soit pas bon et que le bon ne soit pas beau ? »

u: ma ton Día, u: pány moi aréske:

NEG *má* ART.ACC Zeus.ACC NEG beaucoup 1SG.DAT plaire.3SG

« Non, par Zeus, cela ne me satisfait pas du tout. »

naí ma ton Día, δ: Hippiá, emoi de ge

naí má ART.ACC Zeus.ACC PART Hippias.VOC 1SG.DAT PART PART

pántw:n hέ:kista aréske: hō:n e:rέ:kamen lógw:n

tout.G.PL le_moins plaire.3SG REL.G.PL dire.PRF.1PL discours.G.PL

« À la bonne heure, Hippias ; pour moi, c'est la conclusion la moins satisfaisante où nous soyons arrivés » (Trad. A. Croiset)

litt. « Par Zeus, Hippias, à moi, <cela> me plaît le moins, de tous les propos que nous avons tenus »

Socrate est d'accord avec son interlocuteur et cet accord porte sur un énoncé négatif (« ce n'est pas satisfaisant »). On peut donc rendre compte de la collocation de manière compositionnelle, *ναί* [*naí*] marquant l'accord avec l'interlocuteur (« effectivement, tu as raison ») et *μὰ* [*má*] se faisant l'écho de la polarité négative de l'énoncé (« ce n'est pas le cas »). La solution trouvée par le traducteur de la CUF n'est pas très explicite, mais elle est en accord avec notre analyse compositionnelle.

Il ressort de cet examen que les invocations divines s'emploient dans le dialogue pour accepter ou refuser un contenu propositionnel, d'une façon comparable à celle d'un mot-phrase de réponse. Les invocations en *νή* [*né:*] (et *ναί μά* [*naí má*]) ont une sphère d'emploi comparable à *ναί* [*naí*] : elles permettent d'accepter un contenu propositionnel positif (« oui »), mais aussi de rétablir un contenu propositionnel positif après un énoncé négatif (« si »). Les invocations en *μὰ* [*má*], par contraste, permettent d'accepter un contenu propositionnel négatif ou de contester un contenu propositionnel positif. Ce tableau, relativement clair, est compliqué par le fait que dans certains cas ces invocations divines semblent également sensibles à la polarité de la proposition où elles apparaissent. Pour comprendre cette situation, il faut prendre un peu de recul et replacer ces différents éléments dans une perspective diachronique.

3. Mise en perspective diachronique

La description que nous avons proposée pour Platon est cohérente, même s'il existe quelques contre-exemples ; on ne saurait s'en satisfaire complètement, cependant, car la même description ne peut pas s'appliquer aux données de tous les auteurs, même en se cantonnant à l'époque classique. En particulier, *ναί μά* [*naí má*] résiste à une caractérisation claire, ce qui justifie un élargissement du corpus et une prise en compte de la diachronie. Le Tableau 3 fournit les données, auteur par auteur, des différentes particules utilisées dans les invocations divines, seules ou en association avec *ναί* [*naí*] ou la négation propositionnelle, ainsi que les attestations de *ναί* [*naí*] seul. Le Tableau est divisé en trois ensembles d'auteurs, qui permettent de distinguer grossièrement période archaïque (d'Homère à Pindare dans le Tableau), début de la période classique (V^e siècle) et fin de la période classique (IV^e siècle).

CAMILLE DENIZOT

	οὐ μά	μά	νή	ναί μά	Total	ναί
Homère	3			1	4	
Hymnes homériques				1		
Theognis				1		
Pindare				1		
Eschyle						2
Hérodote						1
Sophocle						6
Euripide	4	8		3	15	3
Antiphon			1		1	
Fragments comiques				6		
Aristophane	68	140	329	13	557	11
Isée	2	3	5	3	13	
Andocide			1		1	1
Xénophon	36	76	147	78	332	3
Platon	48	79	94	35	255	674
Démosthène	40 ?	27	120	0	187	4
Eschine						5
Dinarque		2	3		5	
Ménandre	7	40	70	5	122	10

TABLEAU 3 : Attestations selon les auteurs

Comme on le voit, il existe de grandes disparités d'emploi chez les auteurs : 37% des invocations avec νή [*né:*] et μά [*má*] dans la littérature d'époque archaïque et classique se trouvent chez un seul auteur, le comique Aristophane⁴⁸. Quant aux emplois de ναί [*naí*] seul, 94% des exemples se trouvent chez le seul Platon. Cette diversité d'emplois selon les auteurs a aussi des fondements diachroniques.

3.1. ναί [*naí*] : de la polarité à l'accord interpersonnel

Comme on le constate, ναί [*naí*] « oui » apparaît à l'époque classique et Euripide est le premier auteur qui l'emploie, parallèlement aux formules de serment. Si l'on étudie les occurrences de ναί [*naí*] seul (la dernière colonne du Tableau 3), on constate que le terme, qui marquait la polarité, est devenu un marqueur d'accord interpersonnel, qui permet par exemple de confirmer un contenu propositionnel négatif.

Ainsi, dans les poèmes homériques ναί [*naí*] est une particule emphatique qui ne peut jamais se traduire par « oui » (à moins d'accepter comme tel un simple embrayeur de serment du type « oui, je le jure »). On la trouve dans un serment avec μά [*má*] :

- (36) Ἄλλ' ἔκ τοι ἐρέω καὶ ἐπὶ μέγαν ὄρκον ὁμοῦμαι.
 « Mais je vais te le dire et je vais prêter un grand serment (*mégan hórkon*) »
 ναί μὰ τόδε σκῆπτρον (*Il.* 1.234)
naí ma tóde skē:ptron
naí má DEM.ACC sceptre.ACC

⁴⁸ Pour une exploration du facteur générique, voir Denizot (soumis).

« Par ce sceptre (...) »

Cet emploi se retrouve chez d'autres auteurs archaïques⁴⁹. Dans les poèmes homériques *ναί* [*naí*] apparaît également dix fois dans un vers formulaire, situé au début d'une prise de parole :

- (37) *ναί δὴ ταῦτά γε πάντα* √ – *κατὰ μοῖραν ἔειπες* (*Il.* 1.286, 8.146, 10.169 etc.)
naí de: taútá ge pánta kata moíran ée:pes
naí PARTDEM.NT.PL PART tout.NT.PL PREP juste_part.ACC dire.AO.2SG
 « *Naí*, tout cela, tu l'as dit comme il fallait (litt. selon la juste part) »

Sa place dans le tour de parole, son association avec un démonstratif à valeur de déictique discursif, plaident en faveur d'un rôle de particule emphatique (encore accentué par la particule *δή* [*dé:*])⁵⁰.

C'est chez les Tragiques, au début de l'époque classique, qu'apparaît le premier emploi de *ναί* [*naí*] au sens de « oui » ; la première attestation se trouve dans une pièce que l'on peut dater de 472 avant notre ère, en réponse à la question « est-ce vrai ? » (*τοῦτ' ἐτήτυμον*; [*tú:t' eté:tymon*], *Æ. Pers.* 738). Le terme a une valeur interjective, comme on le voit à deux indices : il peut s'employer répété en asyndète (« oui oui »)⁵¹ ; on le trouve aussi hors métrique dans le théâtre (ce qui est une position possible des interjections)⁵².

Dans le même corpus, le théâtre du V^e s., *ναί* [*naí*] se rencontre en collocation avec une structure qui s'emploie dans les prières (*πρός* [*pros*] + GEN de ce par quoi on implore), aussi bien avec le sens de « oui » (38) que de « si » (39)⁵³

- (38) *Παρέλθω δόμους; Ἀρήξει φόνον*
δοκεῖ μοι τέκνοις.
 « Que j'entre dans le palais ? Il me semble qu'il faut protéger (*aré:ksai*, INF.AO) les enfants de la mort »
Naí, πρὸς θεῶν, ἀρήξαιτ'· ἐν δέοντι γάρ. (*E. Méd.* 1277)
 « Oui (*naí*), au nom des dieux, protégez (*aré:ksate*, IMP.AO.2PL) ; car il y a besoin »
- (39) *Σίγησον, ὦ παῖ, πρὶν τιν' αἰσθέσθαι βοῆς.*
 « Tais-toi, mon enfant, avant que quelqu'un n'entende ton cri »
Οὐκ ἔστ' ἀκούσας δεῖν' ὅπως σιγήσομαι.
 « – Il n'est pas possible de me taire, ayant entendu des horreurs »
Naí, πρὸς σε τῆσδε δεξιᾶς εὐωλένου. (*E. Hipp.* 605)
 « – Si (*naí*), je te <le demande> au nom de cette noble main »

De tels exemples confirment ce qui a été montré en première partie : avec *ναί* [*naí*], il est possible de rétablir *p* après non-*p* ; à ce stade de la langue, il ne s'emploie jamais avec le sens de « effectivement, non ».

Dans la prose, *ναί* [*naí*] s'emploie beaucoup chez Platon, dans des énoncés où il constitue une réponse, et aussi dans la spère d'emploi de « si », comme on l'a vu. Les exemples en prose oratoire sont fort rares, en revanche. On relève un exemple où *ναί* [*naí*] permet d'acquiescer à un contenu propositionnel positif (*Lys.* 22.5.2) et deux exemples où il permet de rétablir un contenu propositionnel positif après une interro-négation

⁴⁹ Chez Théognis et Pindare : *ναί μὰ γὰρ ὄρκον* [*naí ma gar hórkon*] « par le serment, en effet », *Pi. N.* 11.24 ; *ναί μὰ Δί'* [*naí ma Dí'*] « par Zeus », *Thgn.* 1.1044.

⁵⁰ Même emploi en association avec une autre particule : *ναί μὴν* [*naí mé:n*] (*Hes. Fr.* 372.5).

⁵¹ *S. OC* 1747, *A. Eq.* 749, *Nu.* 1468. En *Æ. Pers.* 1072, le sens de « oui » est possible mais non certain (dans un contexte interjectif).

⁵² *E. Andr.* 242, 586, *IT* 742, *Hel.* 99, *S. Tr.* 425.

⁵³ Chez Euripide (*E. Med* 1277, *Hipp* 605, *Ph.* 1665, *IA* 1247) Aristophane (*A. Nu.* 784, *Pax* 378, 1113), Ménandre (*Dysc.* 201, 503).

(D. 18.251.1, 23.96.6). C'est chez Platon, dans des œuvres plutôt tardives de cet auteur (le *Parménide*, la *République*, sans doute autour des années 370) que l'on voit des emplois de *vaí* [naí] qui ne sont plus seulement des marqueurs de polarité, mais des marques d'accord interpersonnel (« effectivement p » / « effectivement non p », indépendamment de la polarité de la proposition).

Le Tableau 4 résume la situation à partir des deux auteurs emblématiques :

		Aristophane (IV ^e s.)	Platon (V ^e s.)
Question : 'non p ?'	Réponse 'vaí'	= 'si, p'	= 'si, p'
Assertion : 'non p'	Réaction vaí'	= 'si, p'	= 'effectivement, non p'

TABLEAU 4 : Évolution du sens de *vaí*

Chez Aristophane, *vaí* [naí] permet ainsi d'extraire un contenu propositionnel positif, alors que chez Platon il permet de marquer un accord avec l'interlocuteur (« c'est comme tu le dis »).

3.2. *vḥ́* [né:] et *má* [má] deviennent des marqueurs de polarité

C'est dans ce contexte qu'il faut replacer les deux particules qui permettent d'invoquer les dieux. Dans les poèmes homériques, *má* [má] s'emploie en association soit avec *vaí* [naí] soit avec la négation *oú* [u:] (collocations *vaí má* [nai má] et *oú má* [u: má]), ce qui indique que le terme n'est pas polarisé). Chez les Tragiques, *má* [má] peut s'employer seul, et non dans ces collocations, toujours sans polarité claire⁵⁴. On relève cependant deux exemples où l'invocation divine avec *má* [má] constitue un énoncé à valeur négative (S. *El.* 881, E. *IA.* 739) :

- (40) Πίθοῦ :: Μὰ τὴν ἄνασσαν Ἀργεῖαν θεάν (S. *El.* 881)
Pit^hú: :: *ma te:n ánassan Argé:an t^heán*
 obéir.IMP.2SG *má* ART.ACC souverain.ACC Argien.ACC déesse.ACC
 « Obéis. :: Non, par la déesse souveraine d'Argos »

Cette valeur simplement négative, en opposition à *vaí* [naí], se retrouve dans un exemple d'Aristophane, dans une pièce datée de 411 avant notre ère :

- (41) Il est difficile de vieillir pour une femme
 Οὐκουν χᾶνδρες γηράσκουσιν ;
 Μὰ Δί' ἀλλ' οὐκ εἴπας ὅμοιον (A. *Lys.* 594)
ú:ku:n k^h=ándres ge:rásku:sin ? ::
 Q.NEG et=homme.NOM.PL vieillir.3PL
ma Dí' all' u:k ê:pas hómoion
má Zeus-ACC mais NEG dire.AO.2SG même.NT.ACC
 « Les hommes ne vieillissent-ils pas aussi ? Par Zeus, ce n'est pas la même chose »
 (H. van Daele)
 Litt. « Ce n'est pas cela, par Zeus, mais tu n'as pas parlé de la même chose »

La répartie avec *má* [má] permet de marquer un désaccord avec la question elle-même, ce que ne permettent ni *vaí* [naí] (dans ce cas, cela signifierait « si, les hommes vieillissent aussi ») ni la négation *oú* [u:] (dans ce cas, cela signifierait « non les hommes ne vieillissent pas »).

⁵⁴ Signalons qu'en thessalien *má* [má] s'emploie comme une particule adversative, comme *δέ* [dé] (Bechtel, 1921 : 1.194). Il est difficile d'aller beaucoup plus loin sur ce point, mais cette valeur adversative est compatible avec l'association, en attique, à des énoncés négatifs.

RÉPONDRE AUX INTERROGATIONS TOTALES EN GREC ANCIEN

La grande nouveauté à ce stade est l'apparition de *νή* [né:] pour les invocations divines⁵⁵. Chez Aristophane, on peut montrer que *μά* [má] construit non-*p* quand *νή* [né:] construit *p*. La différence entre les deux types d'invocation divine sont manifestes dans trois contextes significatifs :

- pour répondre à un énoncé négatif : « certes non » avec *μά* [má], « si ! » avec *νή* [né:] ;
- pour renchérir : sur une négation, avec *μά* [má] ; sur un énoncé positif avec *νή* [né:] ;
- pour répondre à une interro-négation (est-ce que non-*p* ?) : *p* est admis avec *νή* [né:], la négation non-*p* est reprise par *μά* [má].

Le Tableau 5 résume ces emplois :

Proposition précédente	Réponse	Particule de la réponse
<i>p</i>	<i>p</i>	<i>νή</i> [né:]
non- <i>p</i>	<i>p</i>	<i>νή</i> [né:]
non- <i>p</i>	non- <i>p</i>	<i>μά</i> [má]
<i>p</i>	non- <i>p</i>	<i>μά</i> [má]

TABLEAU 5 : Critère de choix des particules chez Aristophane

Si *νή* [né:] permet d'exprimer *p* et *μά* [má] non-*p*, il peut être tentant de considérer que ces particules sont sensibles à la polarité de l'énoncé où elles se situent : or, ce n'est pas le cas, comme le montrent des exemples tels que (42) :

- (42) Ἀκούετ' ὧ γυναῖκες οἷ' εἶρηκεν ἡ πανούργος / ἡμᾶς ἀπάσας αἴθις αἶ.
 « Vous entendez, femmes, ce qu'elle dit, la fourbe, de nous toutes, encore une fois ? »

Καὶ νῆ Δί' οὐδέπω γε
 εἶρηχ' ὅσα ξύνοιδ' // (A. Th. 552)
kai ne: Dí' u:dépo: é:re:k^h hósá ksúnoid(a)
 et né: Zeus-ACC pas.encore dire.PRF.1SG tout.ce.que savoir.1SG
 « Et par Zeus, je n'ai pas encore dit tout ce que je sais. »

Si *νή* [né:] marque bien une polarité, celle-ci doit se comprendre par rapport à l'enchaînement dialogique (extraire un contenu propositionnel positif de ce qui précède) et non par rapport à l'énoncé où il apparaît. Cette situation a changé dans le texte de Platon. Dans ce corpus, nous avons montré en section 2 que *νή* [né:] construit *p* et *μά* [má] construit non-*p*, peu importe ce qui précède ; à la différence des exemples d'Aristophane, ces deux particules sont sensibles à la polarité de la proposition où elles apparaissent, au point que *νή* [né:] peut s'employer si la négation est d'ordre lexical. Dans les exemples non dialogiques, seule la polarité de la proposition où elles s'insèrent décide du choix de *νή* [né:] (en contexte à polarité positive) ou de *μά* [má] (en contexte à polarité négative). On trouve même un exemple de *μά* [má] dans un contexte à polarité négative sans négation explicite dans la deuxième moitié du IV^e s :

- (43) Δέδοικα μέντοι, μὰ τὸν Ἀπόλλω καὶ θεοῦς, / αὐτόν. (Men. Dyc. 151)
dédoika méntoi, ma ton Apóllw: kai t^heu:s, autón
 craindre-1SG PART má ART.ACC Apollon-ACC et dieu-ACC.PL ANAPH.ACC
 « Mais je le crains, par Apollon et par les dieux »

⁵⁵ Cette apparition plus tardive de *νή* [né:] est confirmée par l'épigraphie : *μά* [má] est attesté au V^e siècle, même si ce n'est pas très fréquent (p.ex. IG I³ 1361, datée entre 455 et 420), mais la première attestation de *νή* [né:] date du IV^e siècle (à notre connaissance, il s'agit de IG II² 1237, datée de 396-395).

La sensibilité à la polarité négative est donc devenue le critère principal de choix.
Le Tableau 6 résume les différences d'emploi entre Platon et Aristophane :

Proposition précédente	Réponse / réaction	Aristophane		Platon	
<i>p</i> (?)	<i>p</i>	ναί	νή +ACC	ναί	νή+ACC
<i>p</i> (?)	non- <i>p</i>	οὐ	μά +ACC	οὐ	μά+ACC
non- <i>p</i> ?	<i>p</i>	(ναί) ⁵⁶	νή +ACC	ναί	νή+ACC
non- <i>p</i> ?	non- <i>p</i>	οὐ	μά +ACC	οὐ	μά+ACC
non- <i>p</i>	<i>p</i>	ναί	νή+ACC		νή+ACC
non- <i>p</i>	non- <i>p</i>		μά+ACC	ναί / οὐ ⁵⁷	μά+ACC

TABLEAU 6 : Bilan des emplois chez Platon et Aristophane

Nous faisons figurer en gras dans le Tableau 6 les emplois divergents entre les deux auteurs. On peut constater que *ναί* [nai] et *νή* [né:] s'emploient dans les mêmes contextes chez Aristophane, ce qui n'est plus le cas chez Platon. Chez ce dernier auteur, le fait que *ναί* [nai] connaisse des emplois comme marque d'accord interpersonnel explique que l'on puisse confirmer une assertion négative soit par la négation propositionnelle (qui confirme la polarité négative de l'assertion) soit par *ναί* [nai] (qui marque un accord avec l'interlocuteur). On remarquera enfin que notre approche, centrée sur les particules, ne nous permet pas de répondre avec certitude à tous les cas de figure possibles (d'où les cases vacantes dans le Tableau 6). Il faudrait ainsi vérifier comment font les personnages d'Aristophane pour admettre un énoncé négatif ; nous savons en tout cas que cela ne se fait pas avec *ναί* [nai] (puisque nous en avons étudié toutes les occurrences), ce qui est possible, en revanche, chez Platon. De même, il faudrait vérifier précisément comment les personnages de Platon réfutent un énoncé négatif ; nous savons seulement que ce n'est pas *ναί* [nai] qui sert à cet emploi, comme c'était le cas chez Aristophane. Un sondage dans les textes de Platon montre que la négation οὐ [u:] peut être employée (Pl. *Phdr.* 236d9) tout comme la combinaison *ναί* μά [nai má] (Pl. *Euthd.* 279c8) sur laquelle il faut à présent se pencher.

3.3. Confirmation : le fonctionnement de *ναί* μά

Il reste donc à examiner le sens de la combinaison *ναί* μά [nai má], ce qui nous permettra de vérifier que notre caractérisation des deux éléments est correcte. Le Tableau 7 donne le nombre d'attestations :

	Nombre d'occurrences de <i>ναί</i> μά	Par rapport à <i>νή</i> /μά (total)	Écart-réduit
Homère	1	4	0.8
Hymnes homériques	1		
Theognis	1		
Pindare	1		
Euripide	3	15	1
Fragments comiques	6		
Isée	3	13	1.3
Aristophane	13	558	-6.3

⁵⁶ Nous le faisons figurer entre parenthèses car il n'y a pas d'exemple chez Aristophane lui-même, mais, à la même époque, chez Euripide (E. *Andr.* 242, 586).

⁵⁷ Exemples de ces confirmations d'énoncés négatifs avec la négation : Pl. *Cri.* 49b9, *Phd.* 76c8, 104e2, *Parm.* 161c1, *Ion* 537c8, etc.

RÉPONDRE AUX INTERROGATIONS TOTALES EN GREC ANCIEN

Xénophon	78	332	6.6
Platon	36	257	1.3
Ménandre	5		
	134		

TABLEAU 7 : Attestations de *vai má* selon les auteurs

Nous nous appuyons dans cette section sur les occurrences chez Euripide, Aristophane, Xénophon et Platon. Signalons que sur ces 134 occurrences, 23 ne constituent pas des énoncés de réponse⁵⁸.

3.3.1. Euripide

Rappelons qu'Euripide n'emploie jamais *vḥ* [né:]. On trouve *vai má* [nai má] à trois reprises chez cet auteur ; dans les trois cas, il s'agit très exactement d'emplois comparables à ceux que nous avons mis en évidence pour *vḥ* [né:] dans le texte d'Aristophane. Ainsi, *vai má* [nai má] peut introduire une réfutation d'un énoncé négatif (« Il ne t'aime pas. :: Si, par Zeus », *Cyc.* 555) ; il peut permettre d'accepter un ordre (« Donne-le moi. :: Oui, par Zeus, mais pas avant que », *Cyc.* 558) ; il permet également de réfuter une interrogation indignée qui présuppose une réponse négative (« Moi, je serais Ganymède ? :: Si par Zeus », c'est-à-dire « contrairement à ce que tu as l'air de dire », *Cyc.* 586).

Ainsi *vai má* [nai má] s'emploie précisément dans le domaine de la polarité où *vḥ* [né:] va se spécialiser.

3.3.2. Aristophane

Les 13 exemples d'Aristophane sont eux aussi tous dans la polarité de *vḥ* [né:], qu'ils constituent un énoncé à eux seuls ou qu'ils se trouvent dans une proposition à polarité positive. On distinguera deux cas de figure.

Dans 4 cas sur 13, *vai má* [nai má] est une réponse à un énoncé comportant *má* [má] :

- (44) Échange entre le Paphlagonien et le charcutier
 Οὐκ αὐ μ' ἑάσεις; :: Μὰ Δία. :: Ναὶ μὰ Δία. :: Μὰ τὸν Ποσειδῶ. (A. *Eq.* 338)
u:k aũ m' eáse:s ? :: ma Día ::
 NEG PART 1SG.ACC laisser.FUT.2SG má Zeus.ACC
 « Ne vas-tu donc pas me laisser ? :: Non par Zeus. :: »
nai ma Día :: ma ton Poseidῶ:
naí má Zeus.ACC má ART.ACC Poséidon.ACC
 « Si par Zeus. :: Non par Poséidon. »

La collocation permet ainsi de contester une affirmation négative⁵⁹. Ce sont donc les emplois de *vḥ* [né:], dans des contextes plus polémiques.

Dans les neuf autres occurrences de *vai má* [nai má], la collocation s'emploie dans des contextes à polarité positive pour confirmer et renchérir. Il peut s'agir d'une réponse à une question comportant *ὄντως* ; [óntɔ:s] « vraiment ? » (*Ra.* 189, *Ec.* 786), ou d'une réponse à une question incrédule, à une demande de confirmation :

- (45) Trygée cherche avec le chœur ce qu'il convient de sacrifier
 Τῷ δὴ δοκεῖ σοι δῆτα τῶν λοιπῶν; :: Ὅι.

⁵⁸ Ces 23 exemples se situent à l'intérieur d'une réponse (X. *Oec.* 7.16.2, *Smp.* 4.49.3, *Ap.* 20.1, *Cyr.* 6.3.20.8, etc.) ou ne sont pas dialogiques (A. *V.* 134, *Pl. Ly.* 211e5, *Euthd.* 296d3, *Grg.* 483e2, 513b6, etc.)

⁵⁹ Exemples : A. *Eq.* 338, *Ec.* 551, *Pl.* 890 et *V.* 181 (dans ce dernier cas, il s'agit d'un présupposé négatif (« Si tu n'apportes pas... :: Mais si, il apporte »).

Ὅϊ; :: Ναὶ μὰ Δία. (A. Pax. 930)
Tô:i de: dokê: soi dê:ta tîn loipôn ? ::
 Q.DAT PART semble.3SG 2SG.DAT PART ART.G.PL restant.G.PL
 « Lequel te semble donc convenir parmi le reste ? :: Une brebis. :: »
oï :: oï ? :: nai ma Día
 brebis.NOM brebis.NOM *naí má* Zeus-ACC
 « Une brebis ? :: Mais oui, par Zeus. »⁶⁰

Il peut enfin s'agir d'une réaction à une affirmation, pour accepter cette affirmation et renchérir (*Lys.* 1181 et *Eq.* 280)⁶¹.

Chez Aristophane, la collocation *vaî má* [*nai má*] fonctionne comme une forme renforcée et expressive de *vî* [*né:*] qui, par opposition à *μά* [*má*], peut développer une valeur de rétablissement du positif sur du négatif. On trouve des indices de cette valeur plus interjective de *vaî má* [*nai má*] dans le fait que cette collocation s'emploie significativement plus souvent en première position, dans des énoncés réponses, dans des invocations à Zeus, qui ont une valeur plus interjective (cf. 2.2) :

Corpus total	<i>vî</i>		<i>μά</i>		<i>vaî má</i>			Total	
	Occ.	%	Occ.	%	Occ.	%	écart-réduit	Occ.	%
'par Zeus'	526	74%	436	77%	126	93%	2	1088	77%
sans article	424	60%	328	58%	112	82%	3,2	864	61%
en 1 ^{re} position	299	42%	255	45%	88	65%	3,3	642	45%
à valeur d'énoncé	301	42%	298	53%	87	64%	2,6	686	49%
Total	711		565		136			1412	

TABLEAU 8 : Indices de la valeur interjective de *vaî má*

3.3.3. Platon

Dans ce corpus, *vaî má* [*nai má*] a les emplois de *vî* [*né:*]. Les 34 exemples se répartissent comme suit :

- 5 ne sont pas dialogiques et s'emploient en contexte à polarité positive (*Ly.* 211e5, *Euthd.* 296d3, *Grg.* 483e2, 513b6, 527c8) ;
- 11 signifient « en fait, si », qu'il s'agisse de réfuter une affirmation négative (*R.* 407b4, *Euthd.* 279c5) ou de répondre positivement à une interro-négation (*R.* 340a1, *Ly.* 207e8, 211b9, *Euthd.* 291a6, 307b2, *Grg.* 489e9, *Men.* 90e9, *Hp.mi.* 367a8, *Ion* 535a3) ;
- 6 signifient « oui », en réponse à une question positive (*Tht.* 210b6, *Euthd.* 294b7, *Grg.* 511c3, *Prt.* 333e1, *Ion* 532d4, *R.* 574c7) ;
- 12 constituent une réaction positive à une affirmation (*Lg.* 715d7, *R.* 441b2, *Euthd.* 284d7, *Grg.* 473a11, *Hp.ma.* 285e3, 286a3, 294e10, *Prt.* 310d6, *Hp.mi.* 365e6, *R.* 564c6) ou à une question (*Crat.* 400d6, *Euthph.* 5b8).

Aucun de ces cas n'est surprenant ; il existe cependant deux cas problématiques du point de vue de la polarité, comme nous l'avons mentionné plus haut. Il s'agit de ce que nous avons cité comme ex. (33) (*Pl. Phdr.* 261c1) et

⁶⁰ Autres exemples : *Ach.* 88 et *Pl.* 187 et probablement *Pax* 416.

⁶¹ Il existe un exemple qui ne semble pas dialogique (*Ar. V.* 134) ; pourtant Sommerstein, dans son édition commentée (Cambridge, 2013), remarque qu'il faut supposer que le public rit de surprise et que le locuteur confirme, en réponse à ce rire, son énoncé. Si cette interprétation est juste, elle convient bien à notre explication.

comme ex. (35) (Pl. *Hp.ma.* 297c10), deux cas de figure où *ναί μά* [*nai má*] n'est pas l'équivalent de *νή* [*né:*]. En revanche, ces deux exemples, avons-nous souligné, peuvent s'expliquer de manière compositionnelle : « effectivement (comme tu dis) (*ναί* [*naí*]), non-*p* (*μά* [*má*]) ». En d'autres termes, ces exemples problématiques ne s'expliquent que si l'on reconnaît dans ces deux expressions les valeurs plus récentes de *ναί* [*naí*] (marque d'accord interpersonnel) et de *μά* [*má*] (marqueur de polarité négative).

3.3.4. Xénophon

Les 68 exemples de Xénophon en situation de dialogue reprennent les mêmes types de cas de figure : pour réagir positivement à une assertion ou une demande (19 occ.), pour répondre positivement à une question (24 occ.), pour contester une affirmation négative ou répondre positivement à une interro-négation (18 occ.). Ajoutons que les exemples dans des contextes non dialogiques s'emploient en contexte à polarité positive. Dans ce tableau attendu, on trouve quatre exemples où la collocation *ναί μά* [*nai má*] a une valeur de négation, dans des conditions comparables aux deux exemples problématiques de Platon ; à chaque fois, l'expression se comprend de manière compositionnelle : « tu as raison (*ναί* [*naí*]), ce n'est pas le cas *μά* [*má*] »⁶².

Enfin, un exemple représente une véritable difficulté ; nous proposons, dans la lignée de l'analyse compositionnelle des exemples difficiles, de comprendre (46) de la manière suivante : « d'accord (pour tous tes arguments) mais non (je ne le ferai pas) »

(46) Καὶ εὖ ἴσθι, ἔφη, ὃ Κῦρος, ὡς ἐμοί τε ἔδοξε καὶ τοῖς ἄλλοις ἅπασι τοῖς ἰδοῦσι μήπω φῦναι μηδὲ γενέσθαι γυνὴ ἀπὸ θνητῶν τοιαύτη ἐν τῇ Ἀσίᾳ· ἀλλὰ πάντως, ἔφη, καὶ σὺ θέασαι αὐτήν. Καὶ ὁ Κῦρος ἔφη· Ναὶ μὰ Δία, πολὺ γε ἤττον, εἰ τοιαύτη ἐστὶν οἶαν σὺ λέγεις. (X. *Cyr.* 5.1.8.5)

« Sache bien, dit-il, Cyrus, qu'à moi et à tous les autres qui l'ont vue, il n'a jamais encore semblé y avoir ni exister une telle femme parmi les mortels en Asie ; mais, en tout cas, toi aussi, va la voir. Et Cyrus répondit : Par Zeus (*nai ma Dia*), d'autant moins, si elle est telle que tu le dis. »

Cyrus, méfiant de la beauté vantée de cette femme, refuse de se confronter à un tel danger. Il accepte une partie des arguments avancés, comme le montre la protase (εἰ τοιαύτη ἐστὶν οἶαν σὺ λέγεις « si elle est telle que tu le dis ») ; mais il conteste la conclusion qu'en tire son interlocuteur et manifeste son refus. Quoi qu'il en soit de l'analyse de ce dernier exemple, le fait que l'analyse compositionnelle de *ναί μά* [*nai má*] soit disponible pour expliquer les cas compliqués semble confirmer notre description du rôle de *ναί* [*naí*], devenu une marque d'accord interpersonnel, comme de *μά* [*má*], devenu sensible à la polarité de la proposition où il s'insère.

Addendum : chez Ménandre

À titre d'aperçu sur la survie du système, quelques remarques rapides peuvent être ajoutées sur la situation chez Ménandre, auteur comique qui se situe après l'époque classique proprement dite. Dans les textes qui nous sont parvenus se trouvent des emplois de la particule employée dans les invocations divines *νή* [*né:*], là où on attendrait *ναί* [*naí*] :

(47) Ἐτέρα γὰρ ἀγαπήσει τὰ παρ' ἐμοί, Χρυσί· νῆ

⁶² X. *Cyr.* 3.1.28.1, 8.4.9.4, *Mem.* 2.2.12.1, *Oec.* 4.18.1.

καὶ τοῖς θεοῖς θύσει.

(Men. *Sam.* 385)

« Une autre sera bien contente de ce qu'elle va trouver chez moi, Chrysis. Oui (né:), et elle offrira aux dieux des sacrifices ! » (Trad. J.-M. Jacques)⁶³

Sans accusatif pour l'accompagner et avec cette valeur de confirmation, c'est un emploi nouveau de νή [né:] qui serait attesté ; mais il est difficile de dire s'il s'agit d'une confusion entre νή [né:] et ναί [naí] ou d'un problème de transmission des textes (intervenu à une date postérieure, donc)⁶⁴. Mac Leod (1970) mentionne également la possibilité d'une influence du latin à cette époque : chez Plaute, *ne* est fréquent, comme particule assévérative, non enclitique, notamment avec des interjections qui reposent sur des invocations à des divinités ou des héros comme *edepol* « par Pollux », *hercle* « par Hercule », *mecastor* « par Castor ». L'existence de ces difficultés montre en tout cas le peu de stabilité de ce système au début de la période hellénistique.

Conclusion

Au terme de ce parcours, il apparaît qu'il serait réducteur d'affirmer que ναί [naí] signifie « oui » et s'emploie d'Homère au grec moderne. La situation est nettement plus compliquée dans les faits, en raison des expressions du type « oui, par Zeus » / « non, par Zeus », qui doivent être prises en compte dans le tableau à l'époque classique. Ainsi, dans ses premiers emplois, ναί [naí] est une particule emphatique, qui indique une polarité positive en parallèle avec la négation propositionnelle οὐ [u:], mais elle développe au cours de la période classique des valeurs d'accord interpersonnel. Dans ces conditions, lorsque la particule νή [né:], employée pour les invocations divines, apparaît en parallèle avec la particule de serment μά [má], il leur est possible de fonctionner comme des marqueurs de polarité, dans l'espace vacant laissé par l'évolution de ναί [naí]. Cette évolution aboutit à un système instable où la collocation ναὶ μά [nai má] peine à trouver sa place ; cette collocation s'emploie cependant, éventuellement avec une valeur compositionnelle, pour marquer l'accord du locuteur sur un contenu propositionnel négatif.

Cette étude laisse au moins deux questions en suspens, qui mériteraient d'être approfondies dans une étude ultérieure.

D'une part, pourquoi trouve-t-on autant d'occurrences de ναί [naí] chez Platon, par comparaison aux autres auteurs ? Certes, le type de texte (dialogique) joue un rôle, mais on s'étonne particulièrement du petit nombre d'occurrences dans les textes de théâtre, qui ne sont pas moins dialogiques. Heritage et Raymond (2012) remarquent que les interjections non marquées (ce que serait ναί [naí] dans leur terminologie) jouent un rôle important quand le dialogue est co-construit. Cette piste intéressante devrait être explorée pour vérifier s'il est exact que ναί [naí] s'emploie surtout dans les contextes non polémiques. D'une manière plus générale, une « grammaire des réponses » en grec ancien, qui prenne en compte

⁶³ Mêmes difficultés : cf aussi Men. *Carch.* 33, Men. *Dysc.* 510, *Sam.* 389.

⁶⁴ D'autant qu'il existe une formule de réponse à une salutation νή καὶ σύ γ' [ne: kai sy=ge] (litt. « né: et toi aussi ») que l'on trouve à plusieurs reprises chez Ménandre (Men. *Sam.* 129, *Georg.* 41) et chez Lucien qui imite probablement Ménandre (Luc. *Tim.* 46.3, *D.Deor.* 7.3, *Fug.* 29.8, Sommerstein traduit « the same to you »). Il est possible que la formule de réponse soit inspirée d'un exemple Aristophane, où il s'agit clairement d'une invocation divine (A. *Ra.* 1645-5 : νή Δία καὶ σύ γε ὑγίαινε [ne: Dia kai sy=ge hygiaine] « par Zeus et toi aussi, porte-toi bien »). Cette explication ne permet cependant pas de rendre compte d'exemples comme (47).

la forme des interrogations, leur fonction, leur orientation, la relation interpersonnelle, reste à écrire.

D'autre part, pourquoi la réponse à une interrogation prend-elle la forme d'une invocation divine ? Il ne s'agit pas vraiment d'un juron (la notion même est contestée pour le contexte de l'antiquité grecque) et supposer que cet emploi est à relier à une crise du sentiment religieux à la fin de l'époque classique est bien trop rapide. Xénophon, par exemple, emploie beaucoup ces invocations divines, et cet auteur conservateur, très attaché aux traditions religieuses, imagine parfois que les dieux assistent en personne aux activités humaines⁶⁵. La raison de cet emploi des invocations divines n'est donc pas évidente et nous ne savons pas l'expliquer davantage à ce stade de la recherche.

Plus généralement, cette étude de cas sur le grec ancien a tiré parti de trois principes. Tout d'abord, il est nécessaire, dans la mesure du possible, de prendre en compte l'ensemble du système de la langue, pour comprendre comment les éléments étudiés trouvent leur place et s'articulent par rapport aux autres éléments de même fonction. Ensuite, les traductions ne sont qu'un point de départ commode. Elles permettent de manipuler les données, mais elles ne disent pas comment ces données fonctionnent : il n'est pas faux de traduire *ναί* [*naí*] par « oui », mais cette traduction ne nous dit rien du type de « oui » ainsi réalisé. Il faut enfin se méfier des approches téléologiques en diachronie : même dans un cas où la fin (provisoire) de l'histoire est connue, comme en grec ancien, de nombreux rebondissements plus ou moins prévisibles peuvent se produire entre un point de départ et un point d'arrivée et l'on ne peut pas juger des fonctionnements synchroniques en se fondant sur ce qui se produira par la suite. À ce titre, les expressions « oui / non, par Zeus » jouent un rôle important dans le système des réponses de l'époque classique, même si ces expressions ne poursuivent pas leur développement au-delà de l'époque classique.

Camille DENIZOT
Université Paris Nanterre

Liste des abréviations

ACC : accusatif ; ADJ.VB : adjectif verbal ; ANAPH : anaphorique ; AO : aoriste ; ART : article ; COMP: subordonnant ; COP : copule ; DAT : datif ; DEM : démonstratif ; FUT : futur ; G : génitif ; IMP : impératif ; IMPF : imparfait ; INDF : indéfini ; INF : infinitif ; MOD : particule modale ; NEG : négation ; NOM : nominatif ; NT : neutre ; OPT : optatif ; PART : particule ; PL : pluriel ; PREP : préposition ; PRF : parfait ; PRS : présent ; Q : interrogatif ; REL : relatif ; SG : singulier ; VOC : vocatif.

Références

- BAILLY Anatole, 1963²⁶[1895]. *Dictionnaire grec-français*, Paris, Hachette.
 BECHTEL Friedrich, 1921. *Die griechischen Dialekte*. Berlin, Weidmann.
 BIRAUD Michèle, 2010. *Les interjections du théâtre grec antique. Étude sémantique et pragmatique*. Louvain-la-Neuve, Peeters.
 DENIZOT Camille, 2020. Deux manières d'invoquer les dieux. Emplois de *νή* et de *μά* en grec classique. *Revue des Études grecques* 133, 315-343.

⁶⁵ En ancien français, '*si m'aüt Dex*, p' s'emploie également pour asseoir une affirmation (« aussi vrai que je souhaite l'aide de Dieu »), voir Marchello-Nizia (1985 : 73-92). Une exploration de ces stratégies pourrait sans doute aider à comprendre le recours aux invocations divines en grec ancien.

- DENIZOT Camille (soumis). L'invocation divine comme marqueur générique. *Les Études Classiques*.
- DENNISTON J. D., 1954. *The Greek Particles*, Oxford, Clarendon Press.
- DILLON Matthew, 1995. By Gods, Tongues, and Dogs : the use of Oaths in Aristophanic Comedy. *Greece and Rome* 42/2, 135-151.
- DUBOIS Laurent, 1986. *Recherches sur le dialecte arcadien*, Louvain-la-Neuve, Cabay.
- DUNKEL George E., 2014. *Lexikon der indogermanischen Partikeln und Pronominal-stämme*, Heidelberg, Winter.
- VAN EMDE BOAS Evert, RIJKSBARON Albert, HUITINK Luuk, DE BAKKER Mathieu, 2018. *The Cambridge Grammar of Classical Greek*, Cambridge, Cambridge University Press.
- ENFIELD N. J., Tanya STIVERS *et alii*, 2019. Polar Answers. *Journal of Linguistics* 55/2, 277-304.
- FARKAS Donka & Kim BRUCE, 2010. On reacting to assertions and polar questions. *Journal of Semantics* 27, 81-118.
- FLETCHER Judith, 2011. *Performing Oaths in Classical Greek Drama*, Cambridge, Cambridge University Press.
- FLORICIC Franck, 2016. À propos de la négation holophrastique dans les langues romanes. In *Res per nomen V. Négation et référence*, Hilgert E., S. Palma, P. Frath & R. Daval (éds.), Epure, Reims, 377-399.
- FLORICIC Franck, 2018. *Reflections on Holophrastic Negation* (document non publié, 133 p.)
- FRETHEIM Thorstein, 2017. The pragmatics of *yes* and *no*. In *Pragmatics and its Interfaces*, S. Assimakopoulos (ed.), Boston, Berlin, de Gruyter Mouton, 175-200.
- GOLDSTEIN David M., 2016. *Classical Greek Syntax. Wackernagel's Law in Herodotus*, Leiden, Boston, Brill.
- HACKSTEIN Olaf, 2016. Negative interrogatives *and whatnot*. The conversion of negation in Indo-European. *Indo-European Linguistics* 4, 150-189.
- HAKULINEN Auli. 2001. Minimal and non-minimal answers to yes-no questions. *Pragmatics* 11/1, 1-15.
- HERITAGE John et RAYMOND Geoffrey, 2012. Navigating epistemic landscapes : acquiescence, agency and resistance in responses to polar questions. In *Questions. Formal, Functional and Interactional Perspectives*, Jan P. de Ruiter (ed), Cambridge, Cambridge University Press, 179-192.
- HOLMBERG Anders. 2013. The syntax of answers to polar questions in English and Swedish. *Lingua* 2013, 128, 31-50.
- HOLMBERG Anders, 2016. *The Syntax of Yes and No*. Oxford, Oxford University Press.
- JOFFRE Marie-Dominique (à par.). Dire *oui* en latin, marquer son acquiescement : Examen des procédés chez Plaute (*Miles Gloriosus*) et dans le *Querolus*. In Actes du colloque *Latin vulgaire, latin tardif XII* (Uppsala 2016).
- JOSEPH Brian, 2000. On the development of the Modern Greek *όχι* 'no !'. *Naturally! Linguistic Studies in Honour of Wolfgang Ulrich Dressler presented on the occasion of his 60th birthday*, Torino : Rosenberg and Seiler, 207-214.
- KOSHIK Irene, 2005. *Beyond Rhetorical Questions. Assertive questions in everyday interactions*. Amsterdam, Philadelphia, John Benjamins

- LAMBERT Frédéric (2020), Degrés et nuances de l'acquiescement chez Platon. In *Papers on Ancient Greek Linguistics (Proceedings of the Ninth International Colloquium on Ancient Greek Linguistics)*, Martti Leiwo, Marja Vierros et Sonja Dahlgren (eds.), Helsinki : Societas Scientiarum Fennica, 235-258.
- LIDDELL Henry G., SCOTT Robert, JONES Henry S., 1940⁹ : [= LSJ] (1^{re} édition 1843), *A Greek-English Lexicon*, Oxford : Clarendon Press.
- MAC LEOD M. D. 1970. A rare use of *νή* in Menander and Lucian, *Classical Review* 20, 289.
- MARCHELLO-NIZIA Christiane, 1985. *Dire le vrai : l'adverbe "si" en français médiéval. Essai de linguistique historique*. Genève, Droz.
- MOSEGAARD-HANSEN, Maj-Britt (2020). The role of (historical) pragmatics in the use of response particles: the case of French. *Functions of language* 27/2, 307-339.
- RIJKSBARON Albert, 2012. Does Ancient Greek Have a Word for 'No'? The Evidence from οὐκοῦν... οὐ Questions. *Journal of Greek Linguistics* 12, 140-160.
- SADOCK Jerrold M. et ZWICKY Arnold M., 1985. Speech act distinctions in syntax. In *Language typology and syntax description. Vol. 1. Clause Structure*, Timothy Shopen (ed.), Cambridge, Cambridge University Press, 155-196.
- SHALEV Donna, 2017. Attenuated, modified, assent-seeking declaratives, interrogation and *urbanitas* in the Greek of Platonic dialogues. In *Ancient Greek Linguistics. New Approaches, Insights, Perspectives*, Felicia Logozzo et Paolo Poccetti (eds.), Berlin, Boston, Walter de Gruyter, 429-445.
- SCHWYZER Eduard et DEBRUNNER Albert, 1958. *Griechische Grammatik II*, München, C. H. Beck.
- SOMMERSTEIN A. H. 2007. Cloudy Swearing. When (if ever) is an oath not an oath ? In *Horkos : the Oath in Greek society*, A. H. Sommerstein et J. Fletcher (eds.), Exeter, Bristol Phoenix Press, 125-137.
- STEENSIG Jakob et Trine HEINEMANN. 2013. When "yes" is not enough – as an answer to a yes/no question. In *Units of Talk - Units of Action* (Beatrice Szczepek Reed, Geoffrey Raymond, (eds.), Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins Publishing, 207-242.
- STIVERS Tanya, 2019. How we manage social relationships through answers to questions : the case of interjections, *Discourse Processes* 56/3, 191-309.
- THESLEFF Holger, 1960. *Yes and No in Plautus and Terence*, Helsingfors, Societas Scientiarum Fennica, Ejnar Munksgaards Forlag.
- TUBAU Susagna, GONZÁLEZ-FUENTE Santiago, PRIETO Pilar et ESPINAL Maria Terese, 2015. Prosody and gesture in the interpretation of *yes*-answers to negative *yes/no*-questions. *The Linguistic Review* 32/1, 115-142.

ABSTRACT. This article examines the different ways of answering polar questions in Ancient Greek. Based on the Platonic corpus, it examines in particular the meaning of *ναί* [*naí*] "yes", the specific way in which propositional negation functions in negative answers, and the system of answers in interrogation-negation. Taking into account diachrony, we show that the meaning of *ναί* [*naí*] has evolved from an emphatic particle sensitive to positive polarity to a mark of interpersonal agreement. It is also necessary to take into account expressions such as "yes, by Zeus" / "no, by Zeus" (*νή* [*né:*] / *νή* [*má*]), which are polarity-sensitive dialogical markers and should be acknowledged among the devices used for

answering total questions. Their gradual appearance during the classical period introduces instability into the system, as evidenced by the complex status of the collocation [*nai má*].

ZUSAMMENFASSUNG. Dieser Artikel untersucht die verschiedenen Möglichkeiten zur Beantwortung von Gesamtfragen im Altgriechischen. Auf der Grundlage von Platos Korpus untersuchen wir insbesondere die Bedeutung von *vai* [*naí*] "ja", die spezifische Funktionsweise der Satzverneinung bei negativen Antworten und das System der Antworten im negativen Fragesatz. Unter Berücksichtigung der Diachronie stellt sich heraus, dass sich die Bedeutung von *vai* [*naí*] von einer emphatischen, für positive Polarität empfindlichen Partikel zu einem Merkmal der Übereinstimmung zwischen den Personen übergegangen ist. Es ist auch notwendig, Ausdrucksformen wie "ja, bei Zeus" / "nein, bei Zeus" (*vñ* [*né:*] / *mu* [*má*]) zu berücksichtigen, die polaritätsempfindliche dialogische Merkmale sind und zu den Hilfsmitteln zur Beantwortung von Gesamtfragen gerechnet werden sollten. Ihr allmähliches Auftreten in der klassischen Zeit bringt Instabilität in das System, was die Komplexität der *vai mu* [*nai má*] Kollokation bezeugt.